

Un mariage en Ecosse

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Barbara Cartland

Un mariage en Ecosse



Roman

Résumé :

Quand après la mort de ses frères, Alistair McDonon revient en Ecosse avec le titre de marquis de Kildonon, il apprend qu'il doit épouser-selon la loi ancestrale- la fiancée de son frère aîné: une fille du clan voisin, sauvage et rude comme son pays! Après le luxe, les plaisirs raffinés de Londres; comment supporter ces landes arides et monotones? Comment vivre heureux dans ce château solitaire, avec pour seule compagnie une épouse que l'on n'a pas choisie? Mais l'Ecosse, chacun le sait, l'Ecosse est une terre magique... une terre imprévisible ou l'amour vous attend au détour d'un chemin, sur le sourire d'une jeune inconnue...

NOTE DE L'AUTEUR

Jusqu'en 1949, il existait en Écosse une procédure spéciale de mariage appelée « Déclaration devant témoins ». Il suffisait que deux personnes se proclament mari et femme devant témoins pour que le mariage devienne effectif et légal.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les Highlands sont demeurées isolées du reste du monde. Le dialecte et les vêtements de ses habitants y étaient différents de ceux des autres contrées d'Écosse.

Pendant trente-cinq ans, une loi anglaise interdit le kilt, le « tartan » (tissu typique à carreaux), la cornemuse ou *bagpipe* et le port des armes. Les Highlanders adoptèrent alors un petit couteau de combat appelé *skean dhu* qu'on pouvait facilement dissimuler dans une poche ou un bas.

Au XIX^e siècle, sir Walter Scott remit à la mode les traditions celtiques et quand, en 1822, le roi George IV rendit une visite officielle au nord de son royaume, il décida de porter le tartan royal.

1830

Lord Alistair McDonon prenait son petit déjeuner.

Il était presque midi, mais cela n'avait rien d'étonnant dans le grand monde où il évoluait.

La veille, après un dîner chez le prince de Galles à Carlton House, il avait passé la soirée dans la dernière salle de bal à la mode où paraient les beautés les plus blondes et les plus séduisantes de Londres. Puis, comme si cela ne suffisait pas, il avait terminé la nuit, en compagnie de ses amis, dans un cabaret huppé de Haymarket. Il regrettait à présent d'y avoir bu un peu trop de vin français.

En somme, une soirée ordinaire.

Il en payait le prix ce matin: se sentant la tête lourde et la bouche sèche, il repoussa d'un geste le plat de champignons délicatement apprêtés que lui présentait son valet pour se rabattre sur une tranche de pain grillé et un petit verre de cognac.

Ses pensées étaient tout occupées par les charmes de lady Beverley.

Sur la table, devant lui, était posé un billet parfumé par lequel elle lui fixait rendez-vous chez elle, aujourd'hui à quatre heures. Le message ressemblait plus à un ordre qu'à une invitation mais, venant d'elle, la déesse la plus acclamée de la haute société, c'était assez compréhensible.

Veuve d'un riche et distingué propriétaire terrien du nord de l'Angleterre, elle était arrivée à Londres à la fin de sa première année de deuil, discrètement chaperonnée par une vieille tante.

Grâce à sa réputation irréprochable et à ses origines de bonne noblesse, elle avait été acceptée sans difficulté par les hôtes les plus distinguées et les plus fortunées. Un nouveau visage était toujours une attraction dans une société où les jolies femmes étaient légion.

Les célébrités du moment étaient Mme Robinson, une actrice qui avait conquis le cœur du prince de Galles, et Georgiana, duchesse de Devonshire, l'égérie de toute l'aristocratie. Mais, aux yeux de ces messieurs de St. James' Club, Oline Beverley les éclipsait toutes.

Il faut dire qu'elle était vraiment superbe, avec ses cheveux noirs de jais, ses yeux sombres aux reflets violets, son teint de magnolia et

ses traits fins que lord Byron en personne proclamait dignes d'une déesse grecque. Même les plus blasés des mondains avaient déposé leur cœur à ses pieds et lord Alistair, qui aimait pourtant se distinguer, avait fini par succomber à son tour.

Peut-être parce qu'il avait été plus difficile à séduire que les autres, c'était sur lui que lady Beverley avait jeté son dévolu. Elle ne lui avait pas seulement ouvert la porte de sa maison, mais aussi ses bras.

Malgré sa réputation un peu frivole de dandy, lord Alislair était un homme intelligent. Il était déterminé à ce que sa liaison avec Oline Beverley reste secrète, car il avait appris à se méfier des mauvaises langues.

Troisième fils d'un duc d'Écosse, il n'avait aucune chance d'hériter un jour du titre de son père et il savait qu'Oline plaçait ses ambitions au plus haut. Le duc de Torchester et le marquis de Harrowby, une des plus grosses fortunes d'Angleterre, lui faisaient ouvertement la cour et étaient devenus en quelque sorte ses prétendants officiels. Mais, en privé, elle jugeait qu'Alistair McDonon était le plus merveilleux des amants, et le secret entourant leurs rendez-vous ne les rendait que plus palpitants.

Il n'était pas dans les habitudes d'Oline de convier chez elle lord Alistair dans la journée.

Il but une gorgée de cognac et lut la lettre une seconde fois, en se demandant ce qu'elle pouvait bien avoir à lui dire. Il avait le désagréable pressentiment que Torchester ou Harrowby avaient fini par prononcer les mots magiques et qu'elle voulait lui annoncer son prochain mariage.

L'idée de la perdre lui était sincèrement pénible. Elle lui manquerait beaucoup si elle partait en lune de miel. Mais il était sûr que leur rupture serait de courte durée: dès que l'exaltation de s'entendre appeler « Mme la duchesse » ou « Mme la marquise » serait retombée, Oline reviendrait à ses baisers.

— Pourquoi êtes-vous si différent des autres hommes ? lui avait-elle demandé plaintivement un soir en rentrant d'un dîner à Richmond House.

C'était le marquis qui l'avait raccompagnée chez elle, mais elle ne lui avait accordé qu'un baisemain sur le pas de sa porte. Lord Alistair était entré un peu plus tôt, par le jardin de derrière, grâce à la clé qu'elle lui avait confiée. La baie vitrée du salon avait été laissée entrouverte pour lui et, après s'être assuré que les domestiques étaient tous couchés, il s'était faufilé jusqu'à l'étage, où il l'avait attendue, adossé aux oreillers bordés de dentelles de son lit aux draps de soie.

Le parfum exotique d'Oline qui flottait dans l'air aiguissait son impatience; il savait que, dès qu'elle arriverait, ils seraient tous deux enflammés par une passion dévorante. Il ne s'était pas trompé: elle

s'était jetée dans ses bras sans préambules et ce n'est que bien longtemps après qu'ils avaient échangé leurs premiers mots.

Les chandelles étaient déjà presque consumées et les premières lueurs de l'aube éclaircissaient lentement le ciel quand ils avaient retrouvé la force de parler.

— Comme vous êtes belle ! lui avait-il dit en la serrant contre lui et en caressant doucement ses cheveux bruns et soyeux. (Il l'avait décoiffée presque sauvagement et ses longues boucles tombaient sur ses épaules nues.) Comment s'est passé ce fameux dîner ?

— Affreux ! avait-elle répondu en faisant la moue. Il n'y avait que des snobs et le duc était encore plus ennuyeux que d'habitude.

— Je suis content de ne pas avoir été invité.

— Je n'ai cessé de penser à vous, toute la soirée. J'ai cru que ça n'en finirait jamais. Je gardais les yeux fixés sur la pendule en me demandant si elle ne s'était pas arrêtée.

— C'est Harrowby qui vous a raccompagnée. Il avait l'intention de s'incruster ?

— Sans doute, si j'avais été plus encourageante. Mais j'étais trop impatiente de vous retrouver.

— Je suis flatté !

— Pourquoi n'êtes-vous pas plus jaloux ? Tous les hommes que je connais, à commencer par le duc et Arthur Harrowby, seraient prêts à vous tirer une balle en plein cœur s'ils savaient avec qui je suis en ce moment.

— Ai-je des raisons d'envier quelqu'un ?

— Je vous aime ! Je vous aime, Alistair ! Vous vous rendez compte que vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez ?

— Je pensais que c'était implicite entre nous.

Il savait qu'Oline attendait une réponse plus précise. Mais sans vraiment s'expliquer pourquoi, il s'était fait une règle de ne jamais dire à une femme qu'il l'aimait. Il voulait d'abord être certain que ses sentiments pour elle étaient autre chose qu'une passion brûlante et passagère pour laquelle il existait d'autres mots plus appropriés.

Par bien des aspects, il était différent de ses contemporains. Depuis quelque temps, c'était devenu une mode d'écrire des vers ou des lettres ampoulées aux femmes qu'on voulait courtiser. On n'avait plus peur, désormais, de dire « je vous aime » ou « je vous désire » à tout propos, même aux jeunes femmes les plus collet monté. Peut-être lord Alistair respectait-il trop la langue anglaise pour employer des mots privés de signification... Quelle qu'en soit la raison, il n'avait jamais déclaré sa flamme à aucune femme et c'était un oubli que plus d'une avait cruellement ressenti.

— Dites-moi que vous m'aimez, insista Oline. Dites-moi que, si j'en épouse un autre, je vous briserai le cœur.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir un. En fait, bon nombre de jolies femmes sont même absolument persuadées que c'est un organe dont je suis dépourvu depuis ma naissance.

— Oh ! Alistair, comment pouvez-vous être aussi cruel ? J'ai l'impression que vous vous amusez de moi, alors que je vous aime éperdument. Vous me rendez folle de chagrin.

— Permettez-moi d'en douter. Et qu'avez-vous besoin de mots ? Les actes ne sont-ils pas plus parlants et plus satisfaisants...

Il lui avait caressé la gorge puis avait posé un baiser sur ses lèvres. L'espace d'un instant, boudeuse, elle avait essayé de lui résister.

Puis le feu de la passion avait balayé ses dernières réticences. L'ardeur qui brûlait en elle l'avait embrasée tout entière et elle s'était abandonnée. Bientôt, elle n'avait plus été capable de penser, et s'était contentée de devenir le jouet de ses désirs insatiables.

Hier, lord Alistair n'avait pas vu Oline, mais il avait appris qu'elle avait eu de longues entrevues tour à tour avec le duc et le marquis, dans l'après-midi et jusque tard dans la soirée. Il était convaincu qu'elle n'allait plus tarder à épinglez l'un d'eux.

Si une couronne de duchesse avait de quoi tenter plus d'une intrigante, le marquis était pourtant le plus séduisant et le plus riche des deux. En tout cas, aux yeux d'Alistair, ils étaient également snobs et imbus de leur personne. Pour eux, Oline, parée des bijoux de famille, ne serait qu'une possession de plus, un trésor jalousement gardé.

La vie d'une femme mariée doit être un calvaire, se dit-il. Pour peu que son mari soit un homme d'importance, elle perd toute indépendance d'esprit et de sentiment. En quelque sorte, elle fait partie des meubles.

— Ces messieurs du grand monde sont tous les mêmes, lui avait dit un jour une femme avec qui il avait connu une aventure éphémère quoique exaltante. Ils nous désirent avec la même convoitise qu'un tableau de maître, un vase de Sèvres ou un cheval primé. Une fois que le trésor est acquis, ils tournent déjà leurs regards ailleurs, à la recherche d'un nouvel objet à ajouter à leur collection.

— Vous vous sous-estimez ! avait galamment protesté lord Alistair.

Mais au fond, il était obligé de reconnaître qu'il y avait du vrai dans ses propos.

En ce qui le concernait, en tout cas, il n'avait aucune collection à compléter. Il avait assez d'argent pour vivre confortablement et faire face aux frais considérables que nécessitait son existence de dandy à la mode, dans la société la plus extravagante de toute l'Europe. Ses rentes annuelles ne lui assuraient certes pas un revenu mirobolant mais, comme il n'avait pas non plus de grande maison à entretenir, ses dépenses se limitaient à son habillement, à sa résidence londonienne

et aux deux seuls chevaux de son écurie.

Tout cela ne l'empêchait pas de mener grand train dans les demeures de ses riches amis.

Les maîtresses de maison avaient toujours besoin d'un célibataire dans leurs réceptions, surtout quelqu'un d'aussi séduisant et distingué que lord Alistair, et les invitations pleuvaient dans son agréable, mais relativement modeste appartement de Half Moon Street.

C'est pourquoi il avait un réel besoin du secrétaire ponctuel et dévoué qui venait chez lui deux heures par jour répondre à la correspondance qui s'amoncelait sur son bureau. Il avait également à son service un valet et un cuisinier fort habiles. Bref, dans l'ensemble, la vie de lord Alistair était enviable.

Il n'y avait pas une maison d'Angleterre dans laquelle il n'était le bienvenu, et les plus beaux chevaux étaient à sa disposition pour la chasse s'il en exprimait le désir. Mieux encore: dans toutes les grandes demeures où il était reçu, il se trouvait toujours une jolie femme pour veiller à ce qu'il ne passe pas une seule nuit solitaire.

— Je sais que vous n'êtes pas riche, lui avait dit le prince de Galles quelques semaines plus tôt, mais bon sang ! Alistair, je suis sûr que votre vie est plus heureuse que la mienne.

— Je connais beaucoup de gens qui ne demanderaient pas mieux que d'échanger leur place avec la vôtre, Sire, avait répliqué lord Alistair en riant.

— Et vous ?

— Non, Sire. Je connais mieux qu'un autre le poids de vos responsabilités et les difficultés que vous rencontrez dans votre vie privée.

— C'est vrai, et je trouve que c'est injuste ! Ah, je vous envie, Alistair. Vous m'entendez ? Je vous envie.

La conversation avait amusé Alistair, mais il avait parfaitement compris ce que le prince avait voulu lui dire. Il avait songé alors qu'il avait beaucoup de chance d'être libre, célibataire et beaucoup moins sentimental que le prince. Combien de fois ne l'avait-on pas vu traverser des crises, s'effondrer en sanglots et même tenter de se suicider pour l'amour d'une femme ? Lord Alistair, qui était au courant de son mariage secret avec Mrs Fitzherbert, regrettait qu'il eût compromis sa position d'héritier du trône en épousant une catholique.

Si j'avais la chance de pouvoir gouverner la Grande-Bretagne, songeait-il amèrement, aucune femme au monde ne pourrait m'y faire renoncer !

C'est en pensant au prince de Galles qu'il avait pris la décision de ne jamais avouer son amour à une femme, à moins d'être absolument certain de la vérité de ses sentiments. Même dans les plus grands élans de passion, il avait toujours gardé suffisamment de sens critique pour

se dire qu'il ne s'agissait que d'émotions passagères, et que l'amour idéal auquel il aspirait était inaccessible.

L'amour ! L'amour ! L'amour !

Bien sûr, il avait suscité de grandes actions, avait inspiré de grands artistes, de grands musiciens et de grands poètes depuis la nuit des temps, mais où se trouvait-il ? Existait-il pour un homme ordinaire comme lui ?

Il en doutait et, pourtant il refusait les faux-semblants et plaçait l'Amour, avec un grand A, dans une sorte de tabernacle qui, en ce qui le concernait, resterait à jamais vide.

Quoi qu'il en soit, il ne voulait pas permettre à cet idéal de lui gâcher l'existence. Il parcourut une fois de plus la lettre parfumée d'Oline. Si, comme il le craignait, elle avait effectivement choisi un mari, elle lui manquerait cruellement.

En attendant le jour des noces, il était tout à fait déterminé à profiter du temps qui lui restait à passer avec elle. Il était convaincu qu'Oline n'admettrait jamais ni le marquis ni le duc dans son lit avant d'avoir la bague au doigt tandis que, pour lui, la porte-fenêtre du salon serait toujours entrouverte après le départ des domestiques.

L'arrivée inopinée de son valet le tira de sa rêverie.

— Il y a là un monsieur qui veut vous voir, milord. Je lui ai dit que vous ne receviez personne à cette heure de la matinée.

— Vous avez bien fait, Champkins ! Je n'ai pas envie de voir qui que ce soit pour l'instant. Dites-lui de se présenter demain.

— C'est ce que je lui ai dit, milord, mais il m'a répondu qu'il était venu spécialement d'Ecosse.

— D'Ecosse ! Vous êtes sûr ?

Il y avait presque quinze ans que lord Alistair n'était pas retourné sur sa terre natale. Le seul souvenir qu'il en gardait était un portrait de lui, enfant, posant en kilt devant le somptueux château paternel de Kildonan, l'un des plus imposants de tout le pays.

— Oui, milord, mais il n'a pas l'air très écossais et, en tout cas, il n'en a pas l'accent.

— D'Ecosse ? reprit lord Alistair à voix basse. Non, c'est impossible.

— Je dois le renvoyer, milord ?

— Hum... Non, Champkins. Je vais le recevoir. Faites-le entrer et prévoyez quelque chose à boire.

— Il ne m'a pas l'air d'être homme à boire, remarqua Champkins avec la familiarité d'un serviteur connaissant son maître depuis longtemps.

— Il faut que je sache ce qu'il me veut. Amenez-le-moi.

Champkins jeta un coup d'œil perplexe à son maître, comme pour lui rappeler qu'il était encore en robe de chambre de soie et qu'il

vaudrait peut-être mieux passer une veste. En fait, lord Alistair était déjà lavé, coiffé, rasé et portait même une cravate blanche nouée à la mode de l'époque. Il détestait les prétendus hommes du monde qui prenaient leur petit déjeuner en chemise et en peignoir. Il était toujours tiré à quatre épingles dès le matin, au cas où ses amis viendraient lui rendre visite à l'improviste. La robe de chambre était la seule liberté qu'il s'accordait.

Champkins se retira sans dire ce qu'il en pensait pour reparaître quelques minutes plus tard en annonçant d'une voix cérémonieuse:

— Mr Faulkner, milord !

Un homme entre deux âges, aux tempes grisonnantes, entra. Alistair le dévisagea un moment puis, se levant lentement de sa chaise, lui tendit la main en disant:

— J'ai peine à croire que c'est bien Andrew Faulkner que j'ai devant moi!

— Je me demandais si vous me reconnaîtriez, milord.

— J'aurais pu me poser la même question.

— Oh ! Vous avez grandi, bien sûr, mais je vous aurais reconnu entre mille, affirma Mr Faulkner en regardant furtivement le portrait du petit garçon en kilt au-dessus de la cheminée. Sans être impertinent, milord, je peux même dire que vous êtes exactement tel que je vous imaginais, en mieux peut-être.

— Merci ! Asseyez-vous, Faulkner. Voulez-vous du vin, ou préférez-vous du café ?

— Du café, s'il vous plaît.

Lord Alistair fit un signe de tête à Champkins, qui disparut aussitôt en refermant la porte derrière lui. Mr Faulkner s'assit à table sans se presser.

— Je présume que vous êtes venu m'apporter des nouvelles de mon père ? reprit lord Alistair. Je ne pense pas que vous auriez fait tout ce chemin pour une simple visite amicale.

— En effet, milord. Hélas ! Je crains que mes nouvelles ne soient pour vous un choc.

Lord Alistair haussa les sourcils et but une bonne rasade de cognac pour se préparer au pire. Mr Faulkner semblait avoir quelques difficultés à commencer.

— Milord, j'ai la douloureuse responsabilité de vous informer que vos deux frères, le marquis de Kildonon et lord Colin, ont péri en mer il y a quatre jours, lors d'une tempête.

Lord Alistair était devenu immobile comme un roc. Il n'était pas sûr d'avoir bien entendu.

— Vous voulez dire... Ian et Colin ? Morts ?

— Oui, milord.

— Mais c'est impossible ! Comment...

— Ils étaient à la pêche, milord, quand une tempête a éclaté. On n'en sait pas plus. Une avarie, sans doute.

— Ils étaient seuls ?

— Non, un pêcheur les accompagnait. Il est mort aussi.

— Je n'arrive pas à le croire...

— Les corps ont dérivé jusqu'au rivage, milord. On les enterre aujourd'hui même, dans le cimetière de famille. Presque tout le clan est présent. Sa Grâce, votre père, vous demande de rentrer immédiatement.

— De rentrer ? Mais pourquoi ?

— Parce que, milord, vous êtes désormais marquis de Kildonon, héritier du titre de duc et futur chef du clan.

Lord Alistair eut un petit rire désabusé.

— Une situation qui convient mal à quelqu'un qui s'est exilé d'Écosse depuis quinze ans, ne trouvez-vous pas ?

— Vous appartenez toujours au clan.

— Par le sang, seulement. Ma vie et mes goûts sont aujourd'hui très anglais.

— Je comprends, mais votre père et tous les McDonon comptent sur vous.

— Ils se sont très bien passés de moi jusqu'ici.

— Parce que vos frères étaient là pour assurer la succession de votre père.

Mr Faulkner semblait surpris que lord Alistair ait besoin de se faire expliquer ces choses. Celui-ci réfléchit un instant, puis demanda :

— Essayez-vous de me dire, Faulkner, que mon père attend que je reprenne la vie du clan comme si rien ne s'était passé ?

— C'est votre devoir, milord.

— Mon devoir ! Mon devoir ! Voilà un mot bien commode pour couvrir les erreurs du passé. Franchement, Faulkner, regardez-moi. Ce que vous me demandez là est impossible.

— Mais pourquoi, milord ? Je ne comprends pas.

— Bien sûr que si, vous comprenez, Faulkner ! Quand ma mère est partie, elle a clairement fait savoir à mon père qu'elle acceptait de lui laisser ses deux fils aînés à condition de m'emmener, moi. Elle m'a élevé à sa façon, m'a appris à penser comme elle. Vous êtes plus que l'intendant de mon père, vous êtes un ami de la famille, et vous savez très bien que la vie de ma mère était un enfer. Jusqu'au jour où elle ne l'a plus supportée...

— Je ne prétendrais pas, milord, que votre père et votre mère, qui étaient tous deux des personnes intelligentes et intéressantes, étaient faits l'un pour l'autre. Néanmoins, permettez-moi de vous le dire, j'ai toujours pensé que votre place était en Écosse, la patrie de vos ancêtres. Vous êtes peut-être devenu très anglais, mais c'est toujours

du sang écossais qui coule dans vos veines.

— Des mots ! Ce ne sont que des mots inventés par les historiens ! L'important, c'est ce qu'il y a dans mon esprit, dans mes goûts, c'est la vie que je mène et apprécie depuis que j'habite au Sud.

— Vos frères étaient satisfaits de leur sort.

— Parce qu'ils n'avaient jamais rien connu d'autre et qu'ils n'avaient jamais soupçonné qu'on pouvait penser autrement que mon père.

Mr Faulkner était songeur. C'était un point qu'il ne pouvait contester. Il changea de tactique :

— Il y a le clan, dit-il.

— Le clan ?

— Enfin, ce qu'il en reste. L'Angleterre a négligé, opprimé et dégradé l'Ecosse depuis la bataille de Culloden.

— Qui se soucie de nos jours de ce que ressentent les Écossais ?

— Personne, si ce n'est les Écossais eux-mêmes. N'importe, c'est votre peuple, milord, et ils voient en vous leur futur chef.

— Pour l'instant, ils ont mon père. Il a sur eux plus de pouvoir que n'importe quel monarque de la terre.

— C'est exact. En Écosse, le chef est le souverain absolu, le père et le berger du clan. Mais votre père est un vieil homme, milord. Le clan aura besoin d'un autre chef après sa mort.

— Je suis sûr qu'il ne manque pas de candidats dans ma nombreuse famille, pour assumer ce rôle.

— Certes. Votre cousin Euan, dont vous vous souvenez sans doute, s'est offert pour hériter du titre à votre place, dès la mort de vos frères. Il a prêté serment à votre père et l'a prié de le nommer dauphin.

— Euan ! Si je m'en souviens ! Un ambitieux et un arriviste ! Que lui a dit mon père ?

— Sa Grâce l'a écouté jusqu'au bout, puis lui a répondu avec beaucoup de dignité : « J'ai perdu deux fils, Euan. C'est peut-être la volonté de Dieu. Mais il m'en reste un troisième et il est mon successeur de droit. »

— J'aurais bien voulu voir la tête de mon cousin quand il a reçu ce camouflet. Il ne l'a pas volé.

— Il s'est levé, raconta Mr Faulkner, et il s'est exclamé ; « Alistair est aujourd'hui un traître d'Anglais. Il ne reviendra pas. C'est un dandy et un Insouciant qui n'aime que le vin et les femmes. »

— Tiens donc ! Et qu'est-ce que mon père lui a répondu ?

— Il n'a pas bronché. Il est sorti de la salle d'apparat. Je l'ai suivi, et c'est alors qu'il m'a dit de partir immédiatement pour Londres. Je suis venu par bateau, pour aller plus vite. Je vous conseille d'en faire autant quand vous viendrez.

— Parce que, d'après vous, je vais obéir à mon père ? Eh bien, détrompez-vous, je n'en ai pas l'intention. Je devais avoir environ douze ans quand je suis parti avec ma mère, mais elle ne m'a pas forcé à la suivre.

— Je sais. Mme la duchesse m'a dit qu'elle vous avait donné le choix.

— Et je n'ai pas mis longtemps à me décider. J'ai souffert de mon père, moi aussi. Je ne l'aimais pas, et je ne l'aime toujours pas.

— Puis-je me permettre de vous rappeler, milord, que, quels que soient vos sentiments réciproques, il s'est montré plutôt généreux ?

Lord Alistair se rembrunit, mais il était obligé d'admettre que Mr Faulkner disait vrai. Quand sa mère avait quitté le château de Kildonon, pour des raisons affectives et « vitales », selon ses propres termes, le duc lui avait promis de subvenir à tous ses besoins ainsi qu'à ceux de son plus jeune fils.

Elle était rentrée chez son père, le comte de Harlow et avait envoyé Alistair poursuivre ses études dans un collège très coté d'abord, puis à Oxford. Il avait grandi dans les domaines Harlow du Suffolk et, plus tard, avait habité la maison de son grand-père à Londres, dans Grosvenor Square.

Il s'était fait des amis et avait été accepté, ainsi que sa mère, par les gens les plus huppés du pays. Sa nouvelle vie était si passionnante qu'à aucun moment il n'avait regretté le grand château cerné par des hectares de lande sauvage, non plus que ses frères, qui l'avaient trop souvent malmené.

A la mort de sa mère, trois ans auparavant, il avait craint d'être obligé de changer son mode de vie : son père, qui n'avait jamais communiqué avec lui depuis son départ d'Écosse, pouvait à tout moment suspendre la pension qu'il versait jusqu'alors à son épouse. Il n'en avait rien été : les notaires du duc lui avaient fait savoir que la rente de sa mère serait transférée à son nom.

— Dois-je comprendre, Faulkner, reprit Alistair un peu sèchement, que mon père me coupera les vivres si je ne lui obéis pas ?

— Ma foi... Connaissant votre père, je crois que si vous déclinez une responsabilité qui est, selon lui, la volonté de Dieu, il cessera de vous considérer comme son fils. Il vous dépossédera !

— Pour mettre Euan à ma place !

— Il y a d'autres cousins, milord, mais Euan est en effet le premier sur la liste.

Lord Alistair s'approcha de la cheminée pour contempler le tableau où l'on voyait le grand château dominant la mer et la lande couverte de bruyère. C'était la solitude qui l'attendait là-bas, le renoncement à tout ce qui rendait la vie agréable à ses yeux; c'était aussi la présence menaçante et toute-puissante de son père. Chaque fibre de son corps

lui disait qu'il ne le supporterait pas, mais son bon sens lui soufflait qu'il n'avait pas le choix.

Comment survivrait-il sans argent ? Il ne pourrait pas compter indéfiniment sur les largesses de ses amis ou de la famille Harlow. Et puis, il était trop fier de ce que Mr Faulkner appelait « son sang écossais » pour vivre aux crochets d'autrui.

— C'est bon, dit-il. Vous avez gagné. Quand partons-nous ?

Il s'attendait à voir Mr Faulkner triompher. Or, tout au contraire, celui-ci eut soudain l'air soucieux. Il hésitait à répondre.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? s'impacienta lord Alistair.

— C'est que... On avait annoncé officiellement, milord, le prochain mariage de feu votre frère le marquis avec lady Moraig McNain.

— Et alors ?

— Sa Grâce a juré que lady Moraig épouserait l'aîné de ses fils pour unir les deux clans qui, comme vous le savez, sont en froid depuis des générations.

Un silence glacial s'abattit sur la petite salle à manger.

— Ce qui voudrait dire, conclut lord Alistair, incrédule, que mon père compte sur moi pour honorer ses engagements ?

— Je savais que cela ne vous plairait pas, milord. Mais... votre père en fait une question de principe. Il insistera !

Un long silence suivit.

— A présent, milord, dit finalement Faulkner, je dois prendre congé, avec votre permission. J'ai plusieurs affaires à régler à Londres pour le compte de votre père. Il y a un bateau au départ de Tilbury demain matin de bonne heure. Nous débarquerons à Aberdeen, où le yacht de Sa Grâce nous attendra.

Lord Alistair ne répondit pas. Mr Faulkner s'inclina respectueusement et, un peu mal à l'aise, se retira.

Alors seulement la tension de lord Alistair commença à se relâcher. Durant tout leur entretien, il avait serré les poings pour se contrôler. Maintenant, il se demandait, la mort dans l'âme, comment il pourrait supporter un tel avenir. La perspective de remplacer son frère en tant que futur chef du clan était déjà pénible, mais l'idée d'épouser une Écossaise qu'il n'avait jamais vue dépassait les bornes. Même une vie de pauvre hère était préférable à une telle humiliation.

Cela dit, il était sûr que Mr Faulkner n'avait pas parlé à la légère: s'il refusait de rentrer, son père lui couperait probablement les vivres. Cela signifiait qu'il posséderait en tout et pour tout les quelques centaines de livres de rente que sa mère lui avait léguées. Il devrait renoncer à ses chevaux, à son confortable appartement et à tous les petits plaisirs qui lui faisaient aimer la vie.

Mais, d'un autre côté, pourrait-il jamais s'acclimater à la solitude d'un château perdu aux confins de la lande, et à une épouse qu'il imaginait gauche, provinciale et inculte ? Quand il songeait à tous les hommes intelligents des milieux politiques et mondains qu'il appelait ses amis et à toutes les beautés qui brûlaient d'amour pour lui, il était pris de rage.

C'est alors qu'une idée lui vint. Il avait trouvé sa planche de salut !

S'il était marié avant d'arriver en Écosse, son père ne pourrait pas le forcer à épouser lady Moraig. Cela ne résolvait pas le problème dans son ensemble, mais cela lui ôtait déjà une sérieuse épine du pied.

Il eut un petit sourire. S'il pouvait convaincre Oline de devenir sa femme — ce qu'elle verrait sans doute d'un très bon œil maintenant qu'il était marquis — il serait en mesure de rendre à son père la monnaie de sa pièce car, désormais, il pourrait refuser d'obéir à ses

ordres en toute légitimité.

Il se rendit d'un pas léger dans sa chambre, où Champkins l'attendait pour l'aider à passer sa veste. Elle venait juste d'arriver de chez Shultz, son tailleur, et elle lui allait à merveille.

— Milord, vous allez rendre jaloux Mr Brummel en personne s'il vous voit, fit le valet avec une mimique d'admiration.

— J'espère bien, Champkins !

C'était une veste de prix, qui rappelait amèrement à lord Alistair le montant de ses dettes accumulées chez Shultz. Une nouvelle fois, il songea qu'avec la fortune de son père, il pourrait faire face à tous ses créanciers sans la moindre difficulté, tandis que, s'il choisissait d'être un renégat, il risquait fort de se retrouver en prison pour dettes.

— Vous sortez, milord ? demanda Champkins.

Lord Alistair acquiesça de la tête et le valet lui tendit son haut-de-forme, sa canne à pommeau doré et ses gants.

Avec ses pantalons ajustés jaune paille et ses bottes de Hesse polies comme des miroirs, il avait fière allure quand il sortit dans Half Moon Street. Il ne prit pas la peine de faire atteler son phaéton et marcha lentement vers Piccadilly. Il était heureux. Il faisait beau et les rues étaient animées. Quelle différence avec les longues étendues de lande déserte habitées seulement par les coqs de bruyère et battues par les vents violents venus de la mer !

Il rencontra de nombreuses connaissances en chemin et des élégantes, en cabriolets décapotés, coiffées de chapeaux à larges bords, lui faisaient des signes de la main. Lord Alistair était aux anges. Tout l'enchantait : le pavé résonnant sous ses pas, les arbres de Green Park et les toits des maisons londoniennes qui se découpaient dans le ciel.

Ma vie est ici, songeait-il. C'est ici que se décide le sort de toute la nation. De quoi vais-je parler, à quoi vais-je penser dans le désert des Highlands ?

Il était décidé à garder le secret sur les changements, intervenus dans sa vie. Demain, peut-être, il serait le marquis de Kildonon, mais aujourd'hui il voulait être encore lord Alistair McDonon, le jeune homme le plus admiré et le plus adulé de la haute société.

A l'heure qu'il était, Mr Faulkner était sans doute à Fleet Street, la rue des journalistes. Demain, le *Times* et le *Morning Post* feraient probablement leurs gros titres sur le naufrage qui avait causé la mort de ses frères. Alors, tout le monde serait au courant. Mais, pour l'instant, il lui restait encore quelques heures pendant lesquelles il pourrait continuer à être lui-même, et non le fils de son père, docile et soumis.

Il se replongea dans le passé. Il croyait entendre la voix de son père résonner dans les couloirs et les immenses pièces du château. Quand Sa Grâce était en colère, les murs vibraient comme si une tempête

secouait les tours. Il revoyait sa mère, le visage blême, le regard éperdu.

Elle ne manquait certes pas de personnalité, mais elle était aussi extrêmement sensible. Il lui était bien vite devenu impossible de vivre plus longtemps avec un homme qui non seulement se prenait pour un roi, mais se conduisait comme un tyran. Beaucoup plus tard, lord Alistair avait pu mesurer tout le courage dont sa mère avait dû faire preuve pour s'enfuir du château, au risque d'être ramenée de force et humiliée.

Le duc avait eu trop de fierté pour la faire poursuivre. Quand il avait appris qu'elle était partie en secret à l'aube, en emmenant le dernier de ses fils, il avait simplement interdit qu'on prononce son nom dans le château et lui-même n'avait jamais reparlé d'elle. A l'annonce de sa mort, par égard pour son titre, il avait fait rapatrier le corps pour qu'elle fût enterrée aux côtés des autres duchesses, dans le caveau de famille.

En tournant dans St. James's Street, lord Alistair aperçut le perron du White's Club juste devant lui. C'était cet endroit qui lui manquerait le plus quand il retournerait dans le Nord.

Le White's Club était le cercle le plus élégant de tout Londres. C'était ici qu'il pouvait rencontrer ses amis à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Quand il entra, la salle était pleine de visages connus qui se tournèrent vers lui en souriant. Une demi-douzaine de voix le saluèrent chaleureusement. Il alla directement rejoindre dans le fumoir un de ses plus proches amis, lord Worcester.

— Comment te sens-tu depuis la nuit dernière, Alistair ? lui demanda celui-ci. Moi, j'ai la gorge Comme un conduit de cheminée. C'est la dernière fois que je bois dans ce genre d'endroit!

— Nous avons un peu exagéré, reconnut lord Alistair. Mais, pour le prix que nous avons payé, nous aurions pu au moins avoir du bon vin.

— Ils ont dû se dire que, dans l'état où nous étions, nous ne ferions pas attention. Et maintenant, qu'est-ce que tu bois?

Un serveur prit leur commande et lord Alistair n'abandonna confortablement dans un profond fauteuil de cuir. Il voulait graver cet instant dans sa mémoire pour pouvoir s'en souvenir longtemps, dans son exil.

Puis, après un excellent déjeuner, son ami le déposa devant chez Oline, dans Park Street. Il était en avance sur son rendez-vous. Son impatience augmentait à chaque minute. Il ne doutait pas qu'il convaincrerait Oline de l'épouser sur-le-champ.

Maintenant qu'il avait une couronne de duchesse à lui offrir, il était sûr qu'elle consentirait sans hésiter à le suivre en Écosse. Il répétait déjà en pensée ce qu'il aurait à lui dire :

— Vous comprenez, Oline, mon père ne pourra décemment pas me reprocher d'être déjà marié à mon âge. Et je n'aurai aucun mal à lui faire croire que la cérémonie a eu lieu avant la mort de mes frères...

Il savait que c'était beaucoup demander à Oline, notamment parce qu'elle était encore tenue de porter le deuil pour quelque temps : elle ne pourrait pas avoir la cérémonie qu'elle aurait souhaitée, à l'église St. George de Hanover Square, avec le prince de Galles parmi l'assistance et une grande réception après l'office.

Bien que veuve et donc dans l'impossibilité de s'habiller en blanc, elle serait, à n'en point douter, d'une beauté à couper le souffle. Tout le monde verrait en elle l'épouse idéale d'un futur duc. Et Alistair se réjouissait d'avance d'avoir damé le pion à Torchester et à Harrowby.

Que pouvait-il rêver de mieux ? Non seulement Oline était la plus jolie femme qu'il eût jamais vue, mais encore, de son propre aveu, elle l'aimait de tout son être.

Cela n'avait d'ailleurs rien de surprenant : ils semblaient faits l'un pour l'autre, et leurs amours étaient les plus ardentes et les plus fougueuses qui se puissent imaginer.

Ce n'était pourtant pas exactement le genre de mariage qu'il avait envisagé, et il éprouvait un vague sentiment de malaise à l'idée qu'Oline ne lui serait peut-être pas toujours fidèle. Il avait eu suffisamment d'aventures avec des femmes mariées pour perdre une à une ses illusions à ce sujet : selon lui, une jolie femme n'avait aucune chance de rester fidèle longtemps à un seul homme. Or, à ses yeux, une épouse devait non seulement aimer son mari, mais aussi s'offusquer si un autre homme lui faisait les moindres avances.

Mais n'en demandait-il pas trop ? Seule une femme ennuyeuse et sans grâce — telle qu'il se représentait lady Moraig — était susceptible de lui rester dévouée jusqu'à ce que la mort les sépare.

Toujours absorbé dans ses pensées, il gravit le perron de la maison d'Oline et empoigna le heurtoir de cuivre rutilant. Un valet vêtu de la flamboyante livrée des Beverley lui ouvrit la porte aussitôt. A peine lord Alistair était-il entré que le maître d'hôtel, qui le connaissait très bien, vint à sa rencontre avec empressement.

— Madame est à la maison, Bateson ?

— Elle n'est pas encore rentrée, milord. Je croyais que Madame attendait Monsieur à 4 heures.

— En effet. Je suis en avance.

— Il y a déjà une jeune personne au salon, qui attend Madame. Elle n'avait pas rendez-vous et je pense que Madame ne la retiendra pas longtemps.

— Alors, j'attendrai dans le fumoir.

— Bien, milord. Si vous voulez me suivre... Voulez-vous que je vous apporte les journaux?

— Oui, merci, Bateson.

Lord Alistair s'installa dans un confortable fauteuil près de la fenêtre, espérant qu'Oline ne tarderait pas trop, surtout si elle avait quelqu'un d'autre à voir avant lui. Il avait hâte de lui parler de ses projets.

Bateson revint avec les journaux en disant:

— J'avertirai Madame que vous êtes là dès qu'elle rentrera, milord.

— Attendez qu'elle ait vu l'autre personne avant moi. Ensuite, vous ferez en sorte que nous ne soyons pas dérangés. Je dois discuter d'une question très importante avec Madame.

— Comptez sur moi, milord.

Lord Alistair ne prit même pas la peine d'ouvrir les journaux. Il resta à rêvasser en essayant de prévoir la réaction d'Oline. Il était certain qu'elle bondirait de joie à l'idée de devenir sa femme, même si cela devait l'obliger à passer plusieurs mois de l'année en Écosse.

Elle vendra cette maison, se dit-il, et nous emménagerons dans l'hôtel particulier des Kildonon à Park Lane.

L'hôtel Kildonon avait été fermé par son père, qui avait interdit à sa femme et à ses fils d'y séjourner. Chaque fois que lord Alistair passait devant cette splendide résidence familiale aux volets éternellement clos et à la porte écaillée, il en ressentait une profonde amertume. Pour lui, elle était devenue le symbole de l'obstination de son père et il ne l'en méprisait que davantage.

Je suis né un siècle trop tard ! se récriait souvent lord Alistair.

En effet, après la bataille de Culloden, en 1746, les chefs avaient peu à peu négligé leur clan pour se mettre à l'heure anglaise, n'hésitant pas à envoyer leurs enfants faire leur éducation dans le Sud. Londres était alors une ville amie, dont les fastes et les plaisirs n'étaient pas à dédaigner.

Puis la situation avait brusquement changé. L'Angleterre avait lancé une campagne de « pacification » brutale, supprimant le pouvoir héréditaire des chefs et interdisant à tout Écossais de porter une arme ou un kilt, sous peine de déportation.

Par la suite, ces lois cruelles avaient été atténuées, mais les clans en avaient toujours gardé une haine rentrée, au point de prendre ostensiblement le parti des Français contre les Anglais lors des dernières guerres.

Lord Alistair avait été élevé dans cette haine, qu'il avait plus tard appris à oublier. Ce n'était pas le moindre des problèmes qu'il aurait à affronter lorsqu'il retournerait au pays.

Un bruit de voix s'éleva dans le vestibule. Oline était rentrée. Il se levait déjà pour aller à sa rencontre, lorsqu'il se souvint avec agacement qu'elle avait une jeune femme à voir avant lui.

Après avoir échangé quelques mots avec Bateson, Oline se rendit

directement dans le salon. La pièce communiquait avec le fumoir par une porte qui était restée entrouverte, si bien que, malgré lui, lord Alistair put entendre tout ce qui se disait.

— Vous vouliez me voir ? demanda Oline.

— Oui, milady... Je suis... profondément navrée de vous déranger, je... suis venue implorer... votre aide, répondit une petite voix effrayée.

— Mon aide ? Mais qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Arina Beverley.

— Vous voulez dire la fille de Charles Beverley, le frère de mon défunt mari ?

— Oui... c'est cela même.

— Et que me voulez-vous ?

— Je suis désespérée... absolument désespérée, milady. Je sais que... c'est un peu présomptueux de venir vous trouver, alors que nous ne nous sommes jamais rencontrées, mais... je n'avais personne d'autre vers qui me tourner et j'ai pensé que... comme papa était votre beau-frère... vous comprendriez.

— Comprendre quoi ? Je ne sais toujours pas ce que vous avez à me dire.

— Vous avez dû apprendre que mon père était... mort il y a deux ans.

— Je l'ai entendu dire. Mais vous n'ignorez pas que la famille Beverley a renié votre père depuis son indigne et scandaleux mariage.

— Votre époux, sir Robert... est venu à l'enterrement.

— Il a simplement voulu faire un beau geste. Votre père a bafoué l'honneur de la famille en épousant votre mère. Si mon mari lui a pardonné après sa mort, ce n'est que par charité chrétienne.

— Papa touchait une rente annuelle de son père, puis de sir Robert... mais, maintenant qu'il est mort, cet argent... n'arrive plus.

— N'est-ce pas normal ?

— Bien sûr, mais... ma mère et moi sommes encore en vie et... en bonne chrétienne, vous...

— C'est moi que cela regarde ! Maintenant, dites-moi clairement pourquoi vous êtes ici. Je n'ai pas de temps à perdre à discuter de la conduite de votre père. Je ne l'ai jamais rencontré et je me moque éperdument de lui, ainsi que de votre mère !

— Oh ! Je vous en supplie... ne dites pas cela ! Si je vous demande votre aide, c'est parce que ma mère est... gravement malade. La mort de mon père l'a profondément bouleversée et les docteurs disent que... il faut l'opérer, si elle veut... survivre.

— Ce n'est pas mon affaire !

— Mais, milady, ma mère est une Beverley... comme vous. Tout ce que je vous demande, c'est de me prêter... deux cents livres pour payer

son opération dans une clinique privée. Son cas est désespéré et elle a besoin d'un spécialiste... Je vous les rembourserai, je vous le jure. Le temps presse... L'état de ma mère s'aggrave chaque jour !

— Et comment espérez-vous me rembourser une somme pareille ? En faisant le trottoir, peut-être ?

Arina poussa un cri d'horreur.

— C... comment osez-vous me dire une chose aussi monstrueuse ?

— N'êtes-vous pas une mendicante ? Eh bien, lisez-en les conséquences. Et si vous n'êtes pas capable de réunir la somme nécessaire de cette manière, débrouillez-vous autrement.

— Vous... vous ne parlez pas sérieusement ?

— Mais si ! Vous m'importunez avec votre mère malade. Elle n'avait qu'à réfléchir avant de séduire mon beau-frère et déshonorer ma famille. Je n'ai que faire de vos histoires.

— Par pitié, milady... Essayez de me comprendre. Vous êtes la seule personne vers qui je puisse me tourner. Je suis sûre que... si sir Robert vivait encore, il aiderait maman. Il m'a parlé aux funérailles et... j'ai bien vu qu'il aimait toujours mon père, malgré leur brouille passée...

— Feu mon mari était peut-être un sentimental naïf, mais pas moi ! Maintenant, cette entrevue a assez duré. Je vous conseille de retourner chez votre mère et, puisqu'elle est si malade, mettez-la donc à l'hospice.

— Ce serait sa mort certaine. Il n'y a même pas assez de lits. Les... dortoirs sont sordides, les médecins incompetents et...

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Allez-vous-en, maintenant, et ne vous avisez pas de revenir. Si votre mère doit mourir, elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même. Si elle s'était mieux conduite par le passé, elle n'en serait pas là. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

— Mais... pourquoi êtes-vous aussi cruelle ? Le seul crime de ma mère est d'avoir aimé mon père. C'était tout ce qui comptait pour elle.

— C'est cela. Et aujourd'hui, elle trouve que l'argent a aussi son importance, n'est-ce pas ? Eh bien, bon courage ! Mais vous ne recevrez pas un sou de moi !

Lord Alistair entendit Arina gémir, puis éclater en sanglots. Oline Beverley sonna son maître d'hôtel.

— Reconduisez cette jeune personne et veillez à ce qu'elle ne remette plus les pieds ici, ordonna-t-elle. Prévenez-moi quand lord Alistair sera là. Je monte me changer.

— Mais, milady...

Bateson n'eut pas le temps d'en dire plus. On entendit le bruit d'une chute sur le tapis, suivi d'une exclamation catastrophée du maître d'hôtel. Sans se soucier des convenances, lord Alistair se précipita dans le salon.

Oline avait disparu. Une frêle silhouette gisait sur le sol. Bateson se penchait déjà sur elle, la consternation se peignait sur son visage.

Quand lord Alistair s'approcha d'Arina, celle-ci ouvrit lentement les yeux et balbutia quelques mots d'excuse inaudibles.

— Cognac ! dit lord Alistair avec autorité.

Bateson obtempéra avec zèle, tandis qu'Alistair s'agenouillait auprès d'elle. Son apparence physique ressemblait à sa voix. Elle était blonde et menue. A en juger par ses joues creuses et son teint pâle, elle ne devait pas manger tous les jours à sa faim.

Elle le regarda avec des yeux immenses, vert pâle comme un ruisseau dans les sous-bois, et son nez, avait quelque chose d'aristocratique. Ses lèvres étaient joliment dessinées, mais le manque de nourriture les avait rendues trop fines.

— Je... je suis... désolée.

— Il n'y a pas de mal. Restez là en attendant que le maître d'hôtel vous apporte quelque chose à boire.

— Il faut que... je parte.

— Patientez quelques minutes.

Bateson revint à la hâte avec un verre de cognac sur un plateau d'argent. Lord Alistair souleva délicatement Arina et porta le verre à ses lèvres. Elle but une petite gorgée. Le feu de l'alcool la fit frissonner.

— Buvez-en encore un peu, insista-t-il.

Elle était trop faible pour protester et obéit. Elle frissonna de nouveau, mais son malaise était passé. Ses joues reprenaient quelque couleur.

— Excusez-moi, je... je me suis conduite comme une enfant, dit-elle d'une voix hésitante et craintive.

— C'est compréhensible, répondit lord Alistair. Vous avez eu un choc. A présent, je vais vous faire emmener chez votre mère en fiacre.

— Oh ! non... Pas en fiacre. Je n'ai pas les moyens.

— Vous n'aurez rien à payer, promit-il. Laissez-moi vous aider à vous relever.

Le cognac avait déjà fait son effet. Il lui donna le bras. Elle était extrêmement légère. Quand il la vit debout, il s'aperçut qu'elle n'était pas si petite qu'il l'avait cru; elle était d'une taille parfaite.

Elle chancelait encore et s'appuya sur lui, puis elle remit son chapeau et défroissa sa robe de coton bon marché.

— Un fiacre, Bateson !

— Bien, milord, tout de suite.

Lord Alistair accompagna lentement Arina jusqu'au perron. Quand ils arrivèrent en haut des marches, un fiacre les attendait déjà.

— Merci... merci beaucoup. Vous êtes... très bon, dit-elle comme il lui ouvrait la portière.

— J'ai besoin de connaître votre adresse. Premièrement pour la donner au cocher et, deuxièmement, parce que je veux vous faire envoyer un repas chaud et du vin, à vous et à votre mère.

— Non, non... je vous en prie, je ne veux pas... vous importuner.

— Mais puisque c'est moi qui vous le propose. Tout ce que je vous demande en échange, c'est votre adresse.

— C'est une pension dans Bloomsbury Square... C'est tout ce que nous pouvions nous offrir et... nous devons partir demain.

— Quel numéro ?

— Le 27... Merci encore d'être... si bon pour moi.

Elle lui tendit la main. Comme elle ne portait pas de gants, il put sentir ses doigts trembler. Ils étaient glacés. Il donna ses instructions au cocher, paya la course d'avance, et le fiacre disparut.

En revenant sur ses pas, il se dit qu'un repas chaud ne serait peut-être pas suffisant et qu'il ferait bien d'envoyer aussi de l'argent à Arina, au moins pour s'assurer qu'elle ne mourrait pas de faim dans la semaine qui suivrait. Puis, non sans ironie, il dut s'avouer que c'était là le genre de bonne action qu'il n'aurait jamais pu se permettre s'il n'avait finalement décidé d'obéir à son père.

— Annoncez à Madame que je suis là, Bateson, dit-il en rentrant dans le vestibule, et prévenez-la que je désire lui parler d'urgence.

— Bien, milord.

Bateson se hâta de monter l'escalier et lord Alistair se prépara à attendre dans le salon. En admirant les somptueux bouquets qui ornaient la pièce, il calcula que la facture du fleuriste aurait sans doute largement suffi à procurer à Arina et sa mère de quoi manger pendant un mois.

Mais à quoi bon repenser à tout cela ? Ce n'était pas le moment de se laisser absorber par les problèmes d'une jeune inconnue, alors qu'il avait déjà tant de sujets de préoccupation.

Dans l'immédiat, tout ce qu'il désirait savoir, c'était si Oline était, oui ou non, disposée à l'épouser par « autorisation spéciale ».

Il connaissait suffisamment les femmes pour deviner qu'Oline n'était pas femme à précipiter les choses quand il s'agissait d'un événement aussi important qu'un mariage. Or, en ce qui le concernait lui, la cérémonie était non seulement impérative mais aussi des plus urgentes. Tout retard risquait de mettre la puce à l'oreille du duc et, donc, de compromettre sa position de futur chef.

Il fallait absolument que son père croie que le mariage était antérieur à la visite de Mr Faulkner.

Celui-ci, évidemment, aurait de très forts soupçons mais lord Alistair avait confiance en lui: l'homme avait toujours eu beaucoup d'affection pour sa mère, la duchesse, et pour lui-même dans son enfance, et il n'y avait pas à craindre qu'il le trahisse.

Le plan commençait à prendre forme. Tout s'annonçait pour le mieux.

Il dut attendre Oline près d'un quart d'heure. Elle était magnifique dans sa robe de gaze rose transparente, qui révélait ses formes exquises. La mode, parmi les élégantes du grand monde, était alors d'humecter sa robe pour la rendre moulante, mais Oline préférait choisir des étoffes qui la mettaient en valeur sans recourir à cette sorte d'artifice.

— Alistair ! s'exclama-t-elle avec ravissement en courant vers lui avec la grâce d'une ballerine de Covent Garden. Je suis si heureuse de vous voir !

Elle leva vers lui ses lèvres rouges, en fermant à demi les paupières. Elle était si séduisante en cet instant qu'il avait du mal à garder les idées claires.

— J'ai quelque chose à vous dire, commença-t-il.

— Moi aussi.

— C'est très important.

— La seule chose importante à mes yeux, c'est que vous soyez là et que, pour une raison que je ne m'explique pas, vous ne m'ayez pas encore embrassée.

— Il faut que je vous parle d'abord.

— Alors, vite, Alistair. Je désire trop vos baisers... et bien plus encore.

— Voilà, expliqua-t-il d'une voix assez solennelle après un instant de réflexion. Mes deux frères aînés se sont noyés accidentellement et je me retrouve marquis de Kildonon.

Oline écarquilla les yeux. Elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu.

— C'est vrai, je vous assure ! reprit lord Alistair. Et mon père me demande de le rejoindre dans le Nord. C'est pourquoi, ma chère, nous devons nous marier immédiatement afin que vous puissiez m'accompagner au château de Kildonon pour y être présentée à mon père et au clan.

Oline semblait avoir perdu sa voix. Puis elle poussa un curieux cri, difficile à interpréter.

— C'est... c'est vraiment vrai ? demanda-t-elle.

— Je ne l'ai appris moi-même que ce matin. J'ai d'abord été sous le choc, puis j'ai aussitôt pensé à vous. Désormais, nous pouvons nous marier. Je peux enfin vous offrir la couronne qui vous faisait tant envie.

À sa grande surprise, au lieu de fondre dans ses bras comme il s'y attendait, Oline détourna les yeux.

— La nuit dernière, j'ai promis à Arthur Harrowby de lui donner ma réponse ce soir, dit-elle. C'est pourquoi je vous ai demandé de venir. Je voulais que vous soyez le premier informé de mon mariage.

— Eh bien, il va être déçu. Vous allez m'épouser et nous pourrons vivre ensemble, comme nous l'avons toujours souhaité.

Oline fit quelques pas vers une table surmontée d'un énorme vase de roses Malmaison. Elle en toucha une du bout des doigts avant de répondre :

— C'est... trop tard.

— Comment trop tard ? Vous n'avez pas encore accepté la proposition d'Harrowby. Tout ce qui vous reste à faire, c'est de lui dire que la réponse est « non ». (Elle ne broncha pas.) Mais enfin, Oline ! reprit-il. Je croyais que vous bondiriez de joie. Vous m'avez assez souvent juré que vous m'aimiez !

— Je vous aime, Alistair. Mais l'amour est une chose, le mariage en est une autre.

— Je ne comprends pas.

— Je suis contente, vraiment contente pour vous. Vous voilà marquis, et bientôt duc. Mais votre château est en Écosse. C'est loin, très loin.

— Il y a aussi un hôtel particulier à Londres, que j'ai l'intention de rouvrir. (Comme elle ne disait toujours rien, il la saisit par les épaules et la força à le regarder en face.) Qu'avez-vous derrière la tête ? demanda-t-il sèchement. Dois-je comprendre qu'en dépit de toutes vos protestations d'amour, vous préférez épouser Harrowby ?

— Vous me faites mal, gémit-elle.

— Je vous ai posé une question ! Répondez-moi !

— Mais vous me faites... mal ! Comme vous êtes... brutal !

— Ainsi vous avez pris votre décision, fit-il, sarcastique, en la relâchant. Vous épousez Harrowby parce qu'il est cousu d'or et que sa propriété est proche d'ici.

— Essayez de comprendre. C'est vrai que je vous aime, Alistair, mais comment pourrais-je vivre en Écosse, loin des bals, des opéras et de mes admirateurs ? D'ailleurs, je n'ai jamais pu supporter les climats froids.

— Et l'amour ! L'amour que vous m'avez juré !

Il ne compte donc pour rien ?

— Je vous aime, je vous aimerai toujours. Il n'y a aucune raison pour que nos relations changent. Arthur est un homme très occupé et j'aurais beaucoup... de temps libre, insinua-t-elle en s'avançant vers lui avec un regard aguicheur.

Lord Alistair se redressa. Ses yeux jetaient des étincelles.

— Toutes mes félicitations, Oline. Vous avez joué votre rôle comme une vraie professionnelle. C'est du passé, mais je vous avoue que j'avais cru à votre sincérité. Et laissez-moi vous féliciter aussi pour votre brillant mariage. Marquise d'Harrowby, dame d'honneur de la chambre de la reine, ce n'est pas rien ! Et je souhaite bien du plaisir à

tous les naïfs qui me succéderont !

A ces mots, il sortit de la poche de son gilet un objet métallique qu'il jeta à terre en disant :

— La clé de votre jardin ! Je suis sûr que vous en aurez besoin pour cette nuit. Et n'oubliez pas de laisser la porte-fenêtre du salon entrouverte !

Puis il tourna les talons.

— Alistair ! s'écria Oline. Alistair !

Il ne lui adressa même pas un regard, saisit son chapeau au passage dans le vestibule et disparut.

En descendant Park Street à grands pas, il ne cessait de maugréer entre ses dents :

— Maudite soit-elle ! Maudites soient toutes les femmes !

Lord Alistair se hâta vers Half Moon Street.

Il fulminait. En passant devant une rôtisserie, il se rappela soudain la promesse qu'il avait faite à Arina Beverley. Encouragé par l'idée que le fait de l'aider ferait enrager Oline, il se dirigea vers le marché Shepherd, où se trouvaient bon nombre d'échoppes fréquentées par son cuisinier.

Il s'arrêta chez un boucher de grande renommée et commanda un assortiment de pièces de bœuf et de mouton, ainsi qu'un poulet.

— Bien, milord, répondit le boucher, qui l'avait tout de suite reconnu. Puis-je faire encore quelque chose pour vous ?

— Faites livrer tout cela chez moi immédiatement et ajoutez-y deux livres de beurre, ainsi qu'un choix de fruits et de légumes de la boutique d'à côté.

— Avec plaisir, milord.

En rentrant, Alistair songea pour la première fois que le comportement d'Oline à l'égard de la propre fille de son beau-frère était inadmissible. Il ne permettrait jamais à son épouse de parler de la sorte à qui que ce soit, surtout à une parente. Cet épisode avait été une révélation pour lui, car jusqu'alors il avait toujours connu Oline charmante, douce et passionnément amoureuse.

A présent, il se rendait compte que, sous son masque mondain, elle était tout à fait déplaisante, et il s'en voulait de ne pas s'en être aperçu plus tôt. A cause de son ascendance celte, il s'était toujours flatté d'avoir un instinct infailible. Il était convaincu qu'aucun homme ni aucune femme ne pourrait jamais le tromper.

Or, Oline l'avait bel et bien grugé. Il était certain que, bien qu'ayant refusé de l'épouser, elle le désirait toujours en tant qu'amant et ferait l'impossible, s'ils devaient se rencontrer à l'avenir, pour l'attirer à nouveau dans son lit.

Il comprenait mieux maintenant pourquoi, même au plus fort de leurs ébats, une petite voix intérieure lui soufflait que ce n'était pas là le véritable amour.

Oline était en réalité cupide, avare et ambitieuse. Elle épouserait le diable en personne pour obtenir une couronne, la fortune et une position dans le monde.

En entrant dans son salon, il vit que Champkins était en train de plier les vêtements dans une grande malle de cuir.

— Mais que faites-vous ? Qui vous a dit de préparer mes bagages ?

— Le monsieur écossais est repassé ici tout à l'heure, milord, répondit le valet. Il voulait vous voir. Il a dit qu'il reviendrait à six heures et demie.

Il m'a aussi prévenu que vous deviez partir pour l'Ecosse demain matin, et j'en aurai sûrement pour la nuit.

Lord Alistair dut faire un effort pour ne pas laisser éclater sa colère. Il était déjà suffisamment contrarié. Comment Faulkner pouvait-il être si sûr qu'il se plierait à la volonté de son père ? Cette idée l'exaspérait.

Puis il se dit qu'il n'était même pas en mesure de se révolter. C'étaient autant de coups d'épée dans l'eau. Son choix était simple : rester à Londres et mourir de faim, ou prendre la place qui lui revenait de droit au château de Kildonon, au milieu de centaines d'hectares de bonne terre écossaise.

Après tout, sa mère avait raison quand elle disait qu'un duc de Kildonon était aussi puissant qu'un roi. Il était «le monarque qui voit tout», selon l'antique formule et, en dépit des lois anglaises, son peuple le reconnaissait pour juge absolu.

Il y a un certain nombre de choses que j'ai l'intention de changer, se dit-il.

En fait, sa décision était déjà prise, même si son cœur se rebellait encore contre les pénibles devoirs qui accompagnaient la charge de dauphin du chef.

Il regarda son salon avec nostalgie. Il avait tant aimé y vivre. Que de jours heureux il y avait passés, que d'heures délicieuses il y avait connues en compagnie de charmantes dames qui venaient le rejoindre, voilées, à la nuit tombée, sans hésiter à risquer leur réputation et leur mariage par amour pour lui !

Aujourd'hui, il avait davantage à leur offrir. Mais, pour Oline, cela ne suffisait pas. Après tous leurs serments d'amour, comment pouvait-elle préférer Harrowby ?

Maudite soit-elle ! Qu'elle aille au diable !

On frappa à la porte d'entrée. Champkins s'empressa d'aller ouvrir et revint avec le couffin de victuailles destiné à Arina.

— Donnez-le-moi, dit Alistair. Je sais ce que c'est. Descendez aux écuries et demandez à Ben d'atteler mon phaéton.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Moins de dix minutes plus tard, l'équipage attendait devant la porte. Encore une de ses folies dont la facture était toujours en attente. Si son père voulait vraiment qu'il rentre en Écosse, lord Alistair était déterminé à lui en faire payer le prix.

Ayant pris place sur la banquette à côté de Ben, son garçon d'écurie, le couffin posé à ses pieds, il fouetta ses deux superbes chevaux. Il avait une décision à prendre à leur sujet. Allait-il les faire acheminer en Écosse ou les vendre avant son départ ? En fait, il aurait préféré les garder à Londres, pour les avoir toujours à sa disposition lors de ses séjours dans la capitale. Mais, avant d'emménager à l'hôtel Kildonon, comme il l'avait laissé entendre à Oline, il devait obtenir l'accord de son père. Et il y avait fort à parier que la réponse serait un non catégorique.

Bon sang! enrageait-il. J'ai besoin d'un peu d'indépendance !

Mais ce sursaut d'orgueil n'était qu'une bravade. Il se doutait bien que rien n'avait changé au château; c'était toujours le même royaume gouverné d'une main de fer par un monarque obstiné qui n'avait que deux idées en tête : sa propre importance et la grandeur de l'Écosse.

Le numéro 27 de Bloomsbury Square ne fut pas difficile à trouver. La façade de la maison avait besoin d'un bon coup de peinture, les vitres étaient sales et le perron poussiéreux. L'endroit était si sordide que lord Alistair fut tenté de déposer le panier devant la porte et de se sauver. Puis il se souvint qu'Arina et lui avaient un point commun: ils avaient tous deux été maltraités par Oline. Il avait tout intérêt à être vu ici: c'était un excellent moyen de lui rendre la monnaie de sa pièce.

En effet, il n'aurait que quelques mots à dire ce soir au White's Club pour que tout le monde sache dans quel état d'indigence Oline avait abandonné sa propre belle-sœur et sa nièce par alliance. La nouvelle s'en répandrait comme une traînée de poudre. Or, ce n'était un secret pour personne que sir Robert Beverley avait laissé à sa veuve une rente très confortable. Tous ceux qui avaient une dent contre Oline — et ils étaient nombreux, que ce soient les femmes jalouses de ses succès ou les hommes dont elle avait repoussé les avances — verraient dans cette preuve d'égoïsme une excellente occasion de la discréditer.

Lord Alistair sonna à la porte de la pension avec un mauvais sourire.

Une servante sale et débraillée vint lui ouvrir.

— Je voudrais parler à miss Arina Beverley, dit-il.

— Troisième étage, répondit-elle en désignant d'un geste du pouce un escalier étroit et à l'abandon.

— Je suppose que c'est sa chambre. Il doit bien y avoir un autre endroit où je pourrai parler à cette jeune dame.

La servante eut l'air surpris mais, visiblement impressionnée par l'allure altière du visiteur, hasarda :

— Euh... le salon de la patronne, mais elle est sortie à c't'heure.

— Je suis sûr qu'elle n'y verrait aucune objection. Conduisez-moi.

Un peu désemparée mais intimidée par son air autoritaire, la

servante le fit entrer dans une petite pièce assez bien meublée, ornée de tableaux maladroits et de faïences bon marché.

— Allez chercher miss Arina et montez-lui le couffin que j'ai laissé dans le hall, reprit-il en lui glissant une demi-guinée dans la main.

— Oh ! oui m'sieur, euh... monseigneur, dit-elle en regardant la pièce avec des yeux ronds. Je m'en vais la prévenir tout de suite, monseigneur.

Elle se hâta d'aller prendre le couffin et lord Alistair l'entendit monter précipitamment les marches, comme si elle avait peur qu'il ne change d'avis et ne lui demande de lui rendre son argent.

Il était d'ailleurs en train de se dire que, s'il n'avait pas choisi de rentrer en Écosse, il n'aurait jamais été en mesure de lui donner un pourboire aussi généreux.

Puis il repensa à Oline. Quand le bruit courrait qu'il avait dû faire la charité à un membre de la famille Beverley, la réputation de charme et d'amabilité qu'elle s'était soigneusement façonnée en prendrait un sérieux coup.

— Que dites-vous de cela, Mme la marquise de Harrowby ? fit-il en ricanant.

Mais à quoi bon ressasser sa rancune ? Mieux valait oublier Oline. Il avait bien d'autres sujets de préoccupation, à commencer par ce mariage forcé qui l'attendait avec l'héritière d'un clan ennemi héréditaire des McDonon. Sa famille et les McNain se vouaient une haine ancestrale, jalonnée de querelles sanglantes qui se terminaient généralement par des rapt ou des vols de bétail. Il comprenait fort bien que son père eût envie de mettre un terme à ces incessants et ruineux conflits qui opposaient leurs deux peuples.

Mais pas à mes dépens ! maugréait-il.

La porte s'ouvrit. Arina entra.

Elle s'était changée. Elle avait troqué sa robe de coton contre une toilette de mousseline délavée par de fréquentes lessives et qui, un peu étroite aux entournares, lui donnait malgré elle une ligne très à la mode dans la haute société.

Il vit tout de suite qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il apporte lui-même les victuailles promises.

Elle lui fit une gracieuse petite révérence en. disant :

— Comment pouvez-vous être... aussi généreux ? C'est un énorme panier. Je... je ne sais comment vous remercier.

— Je tiens toujours parole. Je suis content qu'il vous plaise.

— Qu'il me... plaise ? Oh ! mais c'est un véritable don du ciel. Je suis sûre que maman ira... beaucoup mieux, maintenant.

— Vous aussi, j'espère. J'ai l'impression que vous avez grand besoin de nourriture.

Elle lui répondit par un joli sourire, qui lui parut des plus

charmants.

— J'ai eu à peine le temps de regarder dans le panier avant de descendre, expliqua-t-elle, mais j'en ai déjà... l'eau à la bouche.

Lord Alistair l'observa. Sans cette maigreur qui lui creusait les joues, elle aurait pu être très belle... Que dis-je ? songea-t-il. Elle est très belle.

En la regardant de plus près, il se dit qu'elle avait même une forme de beauté assez rare. Elle ne ressemblait à aucune des élégantes qu'il côtoyait dans son univers habituel et, pourtant, malgré sa robe démodée et ses cheveux défaits, elle n'aurait assurément pas déparé le tableau.

Les femmes qu'il avait connues étaient restées gravées dans sa mémoire comme une collection de portraits. Il était capable de se souvenir de chaque détail qui faisait leur charme. L'une de ses maîtresses l'avait séduit à cause de ses yeux profonds et mystérieux; il s'était aperçu trop tard, hélas, que cette apparente profondeur cachait en réalité une platitude déconcertante. Une autre avait une bouche qui semblait avoir été ciselée par un sculpteur grec, ou encore un nez digne de Cléopâtre, ou des cheveux roux comme un brasier évoquant le feu du désir.

Mais la beauté d'Arina était tout autre. Malgré sa maigreur et son teint pâle, elle évoquait la jeunesse et le printemps. Ses cheveux avaient sans doute perdu de leur éclat à cause de sa mauvaise alimentation, mais ils avaient la couleur du soleil à l'aurore.

Se sentant observée, elle eut brusquement l'air craintif.

— J'ai dit quelque chose... de mal ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Non, bien sûr que non. Je pensais à vos difficultés. Je vous ai entendue demander de l'aide à lady Beverley. J'étais dans la pièce voisine.

Elle rougit et détourna les yeux.

— C'était... naïf de ma part d'aller la trouver, mais... je ne savais vers qui me tourner.

— Je crois, au contraire, que les torts sont de son côté. Elle n'aurait pas dû vous renvoyer de la sorte.

— Oh ! je m'en doutais un peu... La famille Beverley n'a jamais pardonné à mes parents de s'être enfuis ensemble.

— Quel crime a donc commis votre père ? Je vous propose de vous asseoir et de bavarder un instant. Après toutes ces épreuves, je pense que vous devez être épuisée.

— Votre... attention me touche, dit-elle en s'installant sur une chaise, près de la cheminée. Ce n'est pas que je sois fatiguée, je suis surtout... inquiète pour maman.

— Parlez-moi d'abord de votre père, suggéra-t-il.

— C'est arrivé il y a bien longtemps... mais je crains que personne ne lui pardonne jamais.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il était fiancé à la fille du duc de Cumbria.

Lord Alistair parut surpris.

Il savait que les Beverley étaient une famille très respectée dans le Nord — tout en soupçonnant Oline d'avoir souvent exagéré leur importance — mais il n'avait jamais imaginé qu'ils évoluaient dans des sphères aussi élevées de l'aristocratie.

— Je crois, reprit Arina de sa douce petite voix, que lady Mary était plus amoureuse de papa qu'il ne l'était de son côté. Il avait été poussé à ces fiançailles par ses parents et son frère, qui étaient très impressionnés par le duc...

— Continuez.

— Deux semaines avant les noces, alors que les cadeaux de mariage commençaient déjà à arriver et que l'archevêque d'York avait donné son accord pour célébrer lui-même l'office, papa a rencontré ma mère.

Lord Alistair avait le sentiment que ce genre de choses se produisait plus souvent qu'on ne le croyait, mais que peu d'hommes avaient le courage de faire face à la situation.

— Maman m'a dit qu'ils étaient... tombés éperdument amoureux. Ils ont aussitôt compris qu'il leur serait impossible de vivre l'un sans l'autre.

— Et ils se sont enfuis !

— Oui... Ils se sont mariés secrètement à Gretna Green, qui n'est pas si loin du manoir des Beverley, dans le nord du Yorkshire.

— La fiancée et la famille de votre père ont dû être dans une colère noire en l'apprenant.

— Ils étaient si furieux que mon grand-père a refusé de revoir papa... Et je n'avais jamais rencontré mon oncle avant l'enterrement de mon père.

— Je vous ai entendue dire cela à votre tante. Mais votre père a continué à recevoir une rente de sa famille, n'est-ce pas ?

— Je crois savoir que c'est grâce à ma grand-mère... Ce n'était pas grand-chose, mais... nous arrivions à vivre et, jusqu'à la mort de papa, nous étions très, très heureux.

— Et puis cette rente a été suspendue ?

— Oui.

— Sans raison ?

— D'abord, j'ai cru qu'il s'agissait d'un simple retard. J'ai écrit aux notaires et ils m'ont répondu que, puisque papa était mort, la famille Beverley s'estimait libérée de toute obligation... morale. Nous avons vendu tout ce que nous possédions... Mais si maman n'est pas opérée

dans les plus brefs délais, la... grosseur qu'on a décelée risque d'empirer et... elle en mourra. J'ai prié... prié... Maintenant que lady Beverley a refusé de nous aider, je ne sais plus comment faire pour réunir l'argent nécessaire.

Son désespoir semblait faire vibrer la petite pièce. Lord Alistair réfléchit longuement à ce qu'elle venait de lui dire, avant de répondre:

— Je vais vous donner les deux cents livres dont vous avez besoin.

Arina n'aurait pas été plus surprise s'il l'avait visée avec un pistolet. Elle le regarda, médusée.

— Oh! non... non, protesta-t-elle. C'est trop... Vous ne me connaissez pas...

— Disons que c'est un acte de charité chrétienne...

— Mais vous devez comprendre que je ne pourrai peut-être pas vous rembourser... avant très longtemps. Il faudra que je trouve du travail et... ce ne sera sûrement pas facile.

— Je suis prêt à attendre.

— Vous feriez vraiment cela pour... sauver maman ? Comment pourrais-je vous remercier ? Vous... vous exaucez mes vœux les plus chers...

Sa voix était poignante. Des larmes brillèrent dans ses yeux verts. Elle était si belle en cet instant que Lord Alistair en fut comme subjugué.

Soudain, une idée folle lui traversa l'esprit, une idée si saugrenue qu'il ne comprenait pas lui-même comment elle avait pu lui venir en tête. Et pourtant, il avait l'impression que, d'une certaine manière, il allait lui aussi voir ses prières exaucées.

— Écoutez, dit-il, j'ai une idée. Il se trouve que j'ai besoin de votre aide autant que vous de la mienne.

— Je serais enchantée de pouvoir vous rendre service. Vous vous êtes montré si bon que je suis prête à faire n'importe quoi pour vous.

— Parfait. Mais j'ai d'abord une question à vous poser. Si votre mère va dans une clinique, où habiterez-vous ?

— Je chercherai une chambre à bon marché à proximité, afin de ne pas trop m'éloigner d'elle. Le docteur m'a dit qu'en y mettant le prix je pourrai éventuellement être logée dans la clinique même. J'ai pensé que je pourrais peut-être payer ma pension en effectuant quelques travaux domestiques et...

— J'ai une autre proposition à vous faire. Je vous demande d'y réfléchir attentivement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais que vous jouiez un « rôle » pour moi, comme une actrice, si vous voulez, mais il ne s'agit pas de théâtre.

— Un... rôle ?

— Voilà. Pour commencer, je vous suggère d'abandonner votre

mère aux bons soins du médecin. Ainsi, elle n'aura pas à s'inquiéter pour vous pendant son séjour à l'hôpital.

— Je ne comprends pas... Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux que vous m'accompagniez en Écosse, pour une durée indéterminée. Si vous acceptez, je paierai intégralement l'opération de votre mère. (Arina poussa un faible cri de joie, mais elle le laissa poursuivre sans l'interrompre.) Je prendrai aussi en charge tous les frais de sa convalescence et, à votre retour, je vous assurerai à toutes deux un revenu suffisant pour que vous puissiez manger à votre faim.

— C'est... c'est très beau, mais supposez que... je ne sois pas capable de faire ce que vous me demandez.

— Ce ne sera pas facile, en effet. Mais j'ai le sentiment que vous serez convaincante et que tout le monde croira que vous êtes celle que vous prétendez être.

— Voulez-vous dire que... je devrai me faire passer pour quelqu'un d'autre ?

— Pour ma femme !

— Pour... v... votre... femme ?

— Exactement. Voyez-vous, si vous êtes dans une situation difficile, moi aussi. Personne ne le sait encore, mais mes deux frères aînés sont morts, ce qui fait de moi le marquis de Kildonon ! (Il l'épia du coin de l'œil, s'attendant à la voir impressionnée. Mais elle avait toujours le même air étonné.) Mon père, le duc de Strathdonon, poursuivit-il, m'a ordonné de rentrer en Écosse pour assumer la responsabilité de mon frère aîné... c'est-à-dire épouser la fille du chef du clan voisin, contre lequel nous sommes en guerre depuis des siècles. C'est peut-être difficile à comprendre pour une Anglaise, mais la parole d'un chef a autant de valeur qu'un serment devant Dieu.

— Je comprends cela.

— En ce cas, vous vous rendez compte qu'il m'est impossible de refuser la main de cette femme que je n'ai pourtant jamais vue. Le seul moyen pour moi d'échapper à cette parodie de mariage est d'arriver en Écosse avec une épouse.

— Oui... Il me semble que c'est votre... seul moyen... en effet.

Arina était plus vive d'esprit qu'il ne l'avait cru tout d'abord.

— Je suis supposé partir demain matin, expliqua-t-il. Dès que je serai au château de mon père, il n'y aura plus d'issue.

— Demain matin ? Oh, mais... c'est trop tôt. Je ne pourrai pas.

— Non, bien sûr. J'imagine.

— D'ailleurs, je ne suis pas certaine d'être celle qu'il vous faut... Je risque de vous décevoir... Je n'ai pas assez d'allure pour...

— Je suppose que, comme toutes les femmes, vous pensez à votre toilette. Rassurez-vous. Je vous promets que vous serez habillée comme il convient à mon épouse.

— Mais... je n'en ai pas les moyens.

— Je me charge des factures. Si vous avez le moindre scrupule à accepter, dites-vous bien que n'importe quel directeur de théâtre se doit de fournir la garde-robe de ses actrices, précisa-t-il avec le sourire.

— Je désire sincèrement vous aider mais... je doute que ce soit la meilleure solution... pour vous.

— Tout ce qui pourra m'éviter d'épouser cette Écossaise est une bonne solution à mes yeux.

— Mais après ? Que se passera-t-il ? Il faudra que je revienne auprès de maman...

— Il nous faudra étudier cette question de très près. Dès que tout danger de mariage sera écarté, je pense que vous serez en mesure de vous retirer de la scène.

— Oui... bien sûr. Plus personne ne fera attention à moi, de toute manière.

— Voyons un peu. Essayons d'établir une stratégie. Vous reviendrez dans le Sud sous le prétexte de voir votre mère. Vous tomberez malade. Vous m'écrirez. Je vous rejoindrai en catastrophe et, après quelque temps, j'informerai mon père et toutes les personnes concernées que vous êtes morte.

— Et ils vous croiront ?

— Il faudra bien. Écoutez, si vous acceptez de faire cela pour moi, ce ne sont pas deux cents livres que je vous donnerai, mais cinq cents. L'argent sera déposé à la banque au nom de votre mère. Par la suite, je m'engage à vous faire parvenir une rente mensuelle à peu près équivalente à celle que recevait votre père.

D'après ce que lui avait dit Arina, il était certain que cela représentait une somme non négligeable mais, maintenant qu'il était marquis de Kildonon, il n'aurait guère de mal à réunir les fonds nécessaires. Il n'avait aucune idée exacte de la fortune de son père, mais il savait que c'était un homme très riche.

— Je pourvoirai à vos besoins et à ceux de votre mère jusqu'à ce que vous ayez la possibilité d'épouser un beau parti.

— Voilà qui me paraît bien improbable. Nous avons toujours mené une vie modeste et nos amis étaient aussi pauvres que nous... Mais nous étions heureux, ajouta-t-elle avec un merveilleux sourire, et c'est le plus important.

— Absolument. Mais revenons-en à nos projets, Arina. Dans combien de temps votre mère pourrait-elle être admise à la clinique ?

— Tout de suite. Ce n'est qu'une question... d'argent. C'est pourquoi je suis allée voir lady Beverley. Plus l'opération est retardée... plus les chances de maman diminuent.

— En ce cas, je vous suggère de l'emmener à la clinique demain

matin, dès que possible. Ne lui révélez pas vos projets, cela risquerait de l'inquiéter. Dites-lui simplement que, non contente de vous prêter l'argent de l'opération, lady Beverley vous a généreusement invitée à séjourner chez des amis, qui vivent à quelque distance de Londres.

— Oui... Elle le croira sans difficulté. Elle est si faible qu'elle n'a plus toutes ses facultés...

— Dès qu'elle sera installée, revenez ici et nous irons ensemble faire des emplettes pour constituer votre « trousseau ».

Arina baissa les yeux sans répondre. L'idée qu'il lui achète des vêtements la gênait. En fait, c'était peu de chose, comparé au prix de l'opération de sa mère, mais il y voyait le signe d'une bonne éducation. Elle n'était pas seulement une lady par la naissance, elle en avait aussi les bonnes manières, ce qui était indispensable si elle voulait se faire passer pour sa femme.

— Je suis en train de penser à quelque chose qui m'était bel et bien sorti de l'esprit, reprit-il. Il y a en Ecosse une loi appelée « Mariage par déclaration devant témoins », aux termes de laquelle il suffit qu'un homme et une femme affirment en public qu'ils sont mariés pour se retrouver effectivement mariés légalement.

— Autrement dit, si vous me présentez comme votre épouse et que je ne vous démente pas, nous serons... automatiquement mariés ? Mais... ce sera très ennuyeux pour vous... à l'avenir.

— Ce sera ennuyeux si vous ne vous pliez pas à nos conventions. C'est pourquoi nous aurions intérêt à signer tous deux un papier stipulant que tout ce que nous allons faire est une mystification dont j'assume la responsabilité, de sorte que le mariage sera considéré comme nul et non avenue au cas où nous nous trouverions devant des difficultés imprévues.

— J'ai l'impression, milord, que votre confiance en moi est limitée...

Une fois de plus, il songea qu'elle était décidément très intelligente. Car elle n'avait pas tout à fait tort : il songeait en effet à se garantir contre les demandes éventuelles qu'elle pourrait lui faire dans l'avenir.

— Non, ne croyez pas cela, répliqua-t-il en mentant. C'est simplement pour éviter qu'on vienne nous chercher noise, un jour ou l'autre.

Elle poussa un soupir de soulagement. C'était visiblement une jeune fille très sensible. Il faudrait être prudent avec elle.

— Je suis prête à signer... ce papier, milord. Et vous pouvez être sûre que je ne ferai jamais rien qui puisse vous contrarier.

— Merci. Je vous apporterai le document demain et je tâcherai de le rédiger conformément aux usages juridiques, répondit-il en se levant.

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous être engagé à la légère ? Je suis en tout étrangère à la haute société à laquelle vous appartenez. Je risque de commettre des impairs et... de vous faire honte.

— Je veillerai à ce que cela ne se produise pas. Et dites-vous bien, Arina, que je vous dois autant de reconnaissance que vous m'en devez. Imaginez-vous quelle humiliation ce serait pour moi d'être obligé de me marier dans de telles conditions.

— Oui... bien sûr. Et je suis convaincue que papa vous comprendrait...

— En effet, nous sommes un peu dans la même situation. Je trouve qu'il a fait preuve de beaucoup de courage.

— Vous êtes sincère ? Vous... ne partagez pas l'indignation de sa famille ?

— Certes non ! Il a fait ce qu'il devait et la façon dont il a été traité est inadmissible. Il s'est conduit en homme d'honneur et avec romantisme.

Les yeux d'Arina étincelèrent de millions d'étoiles.

— Vous êtes si... bon et si compréhensif. Si seulement papa avait pu vous entendre... Je le répéterai à maman quand elle ira mieux.

— Oui, dites-le-lui. Mais pas tout de suite. Il vaut mieux qu'elle n'apprenne pas mon nom. On ne sait jamais.

— Oh ! Elle n'en parlerait à personne. Mais vous avez raison : dans son état, il est préférable qu'elle ignore tout, elle pourrait se faire du souci... Et puis, je crois qu'elle désapprouverait ce que je suis en train de faire, bien que ce soit pour moi le seul moyen de l'aider... Avant votre visite, j'étais... désespérée.

— Vous ne lui avez pas dit que lady Beverley vous avait refusé son aide ?

— Je ne lui ai même pas dit que j'étais allée la voir. Je préférerais lui faire la surprise en cas de succès... et lui éviter un choc en cas d'échec.

— Vous avez eu raison. Et cela nous simplifie les choses. (Il lui adressa un de ses sourires que la plupart des femmes trouvaient irrésistible.) A présent, montez rejoindre votre mère. Donnez-lui quelque chose à manger et nourrissez-vous convenablement vous aussi. Je m'aperçois que j'ai oublié le vin que je vous avais promis, mais ce n'est peut-être pas plus mal dans l'immédiat. Ce sera différent pendant notre voyage en Écosse.

— Merci. Nous avons tout ce qu'il nous faut. J'espère que j'arriverai à convaincre maman de manger un peu. Il faut qu'elle retrouve des forces pour aller à la clinique demain.

Lord Alistair posa deux billets de cinquante livres sur la table encombrée de fleurs en pot.

— Donnez cela au chirurgien, dit-il. C'est la moitié de ses honoraires. Je vous remettrai le reste demain. (Il y ajouta plusieurs

pièces d'or.) Veillez à ce que votre mère soit transportée dans une voiture confortable. Et promettez-moi de ne pas rentrer à pied; il y a là largement de quoi payer le trajet. Je vous retrouverai ici vers neuf heures du matin et je réglerai à votre logeuse ce que vous lui devez.

En voyant tout cet argent, Arina ne put s'empêcher de verser des larmes.

— Oh ! fit-elle d'une petite voix brisée, je n'arrive pas à y croire... J'ai peur d'être en train de rêver.

— Je vous jure que c'est de l'or véritable, qui ne s'évaporerait pas comme dans les contes de fées. Faites exactement ce que je vous ai dit, Arina. Laissez-moi m'occuper de tout jusqu'à votre retour d'Écosse. Alors, j'espère que votre mère sera guérie et que vous pourrez à nouveau vivre ensemble sans souci du lendemain. Pour l'instant, vos prières semblent exaucées, ajouta-t-il en lui posant une main sur l'épaule, mais continuez de prier.

— Je prierai... pour vous.

Il lui sourit et sortit du salon en refermant la porte derrière lui, pour lui permettre de rassembler ses esprits et de ramasser l'argent sans être vue.

Son phaéton l'attendait dehors. Il prit la place du cocher et fouetta ses chevaux. Tandis qu'il s'éloignait en direction de Mayfair, ses pensées retournèrent à Oline. Il tenait sa vengeance...

Il préparait déjà mentalement les phrases qu'il prononcerait négligemment ce soir au club. Chacun de ses mots serait répété et comme propagé par un essaim d'abeilles transmettant un pollen empoisonné à toutes les mauvaises langues du beau monde.

Quand lord Alistair arriva chez lui, Mr Faulkner l'attendait depuis vingt minutes.

En chemin, il avait beaucoup réfléchi à ce qu'il aurait à dire à l'intendant de son père, et il avait le front soucieux en entrant dans son salon. Faulkner reposa précipitamment le journal qu'il était en train de lire et se leva pour le saluer.

Lord Alistair s'approcha de son bureau pour y ranger le courrier qu'il avait pris au passage dans sa boîte aux lettres.

— Bonsoir, répondit-il assez sèchement. J'ai constaté avec surprise que vous aviez informé mon valet de mon éventuel départ pour l'Ecosse demain matin.

— Éventuel ? Mais j'avais cru comprendre, milord, que vous étiez d'accord. C'est pourquoi j'ai pris la liberté d'en avertir votre valet. Il faudrait que nous partions le plus tôt possible.

— En effet, mais il se trouve que je ne pourrai pas vous accompagner demain. Au point où nous en sommes, je ne pense pas qu'un délai de vingt-quatre heures nous cause de gros problèmes.

Mr Faulkner ne s'attendait visiblement pas à un contretemps.

— Asseyez-vous, Faulkner, reprit lord Alistair. J'ai quelque chose à vous dire... Hum ! Préparez-vous à un choc. Il y a une question que vous ne vous êtes jamais posée: que se passerait-il si j'étais marié?

— Vous, milord ? Marié ?

— Eh bien, oui ! Figurez-vous que je suis un homme marié !

— Mais enfin, c'est impossible. Votre père l'aurait su.

— Et comment l'aurait-il appris ? Il ne s'occupe plus de moi depuis que j'ai douze ans.

— Détrompez-vous. Sa Grâce votre père reçoit régulièrement un rapport sur vos activités.

— Ça, par exemple ! Voulez-vous dire qu'il m'espionne ?

— Il ne faut rien exagérer, milord. Le mot est trop fort. Disons que c'est le souci légitime d'un père à l'égard de son plus jeune fils.

— Je n'arrive pas à y croire... Moi qui pensais avoir définitivement coupé les ponts avec la famille et le clan !

— Non, milord. Quand on naît fils de chef, on le reste toute sa vie. Mais... Vous parlez sérieusement en disant que vous êtes marié ?

— Très sérieusement, Faulkner ! Si les espions de mon père n'en ont pas eu vent, c'est qu'il s'agit d'un mariage secret. Même mon valet n'est pas au courant.

— Vous amènerez votre épouse avec vous en Écosse, milord ?

— Naturellement ! Vous comprenez maintenant pourquoi il m'est impossible d'épouser lady Moraig McNain ? J'ai conscience que cela bouleverse les plans de mon père, mais qu'y puis-je ? Je ne peux tout de même pas être bigame !

— Je reconnais, milord, que c'est un choc. Mais, bien sûr, madame votre épouse sera reçue avec les égards qui conviennent à la marquise de Kildonon. J'espère qu'elle s'acclimatera à l'Écosse et au château.

— Cela reste à voir. Enfin, vous savez à présent pourquoi il m'est impossible de partir avant après-demain. Il lui faut le temps de faire ses bagages.

— Puis-je me permettre de demander à monsieur le marquis pour quelle raison ce mariage a été tenu secret ?

— Rassurez-vous, Faulkner, il ne s'agit pas d'une liaison scandaleuse. Elle n'est ni une actrice ni une courtisane. Seulement, elle porte actuellement le deuil de son père. Comme elle est issue d'une famille respectable et distinguée du Yorkshire, il lui était impossible de se marier avant que la période officielle de deuil d'un an ne soit écoulée. C'eût été inconvenant.

— Bien sûr, milord. Je comprends... Autrement dit, il ne faudra faire aucune publicité autour de ce mariage dans les premiers mois de votre retour en Écosse.

— Exactement. Au fait, je présume que vous avez mis à profit votre séjour à Londres pour informer les journaux de la mort de mes frères.

— Oui, milord. Ce sera dans le *London Gazette*, le *Times* et le *Morning Post* demain matin.

— En ce cas, plus tôt nous partirons, mieux ce sera. Ma femme m'a promis d'être prête à prendre la mer dans les plus brefs délais. Elle sera au rendez-vous, n'ayez crainte.

— J'en suis fort aise, milord. Je suis impatient de rencontrer Mme la marquise. Je vais aller de ce pas réserver nos places sur le bateau de jeudi. Désirez-vous une ou deux cabines ?

— Deux, Faulkner, deux ! Si la mer est mauvaise, nous serons heureux de pouvoir nous isoler au besoin.

— Si Madame n'a pas le pied marin, peut-être préférerez-vous voyager par la route ? Cela prendra un peu plus de temps, mais j'ai toujours entendu dire que les femmes étaient plus sujettes que les hommes au mal de mer.

— J'avoue que je n'y avais pas pensé. Mais, vu l'état des routes et des relais de poste, je suis sûr que ma femme aimera autant braver la houle et les embruns.

— Je suis ravi que vous ayez choisi la voie la plus rapide.

— Alors, c'est entendu. Je compte sur vous, Faulkner.

Lord Alistair raccompagna l'intendant jusqu'à la porte. Dans sa distraction, il n'avait même pas songé à lui offrir à boire.

J'ai trop de choses à faire, se dit-il pour se donner une excuse, et il regagna son bureau.

Il lui fallut quelque temps pour rédiger un brouillon et recopier soigneusement le document qu'il comptait faire signer à Arina. Elle n'était pas femme à faire du chantage, mais qui sait ? Après la déception que lui avait fait subir Oline, il était décidé à éliminer tous les risques.

Oline ! Comme il s'était trompé à son sujet ! Il fronça les sourcils et pinça les lèvres. Il la haïssait parce que c'était la première fois qu'une femme refusait de faire ce qu'il lui demandait.

Il ne comptait plus le nombre de déclarations d'amour dont il avait été l'objet dans sa vie. Il y avait bien une bonne demi-douzaine de femmes qui, à la place d'Oline, auraient bondi de joie à l'idée de se retrouver avec la bague au doigt.

En fait, il s'agissait davantage d'une blessure d'orgueil que d'une peine de cœur. Mais cela ne diminuait en rien sa rancœur contre Oline et, deux heures plus tard, tandis qu'il se rendait en fiacre au White's Club vêtu d'un élégant habit de soirée impeccable, il ruminait encore sa vengeance.

A peine était-il entré au club que trois de ses amis les plus intimes vinrent à sa rencontre.

— Nous nous demandions justement si tu serais là ce soir, Alistair ! Allons prendre un verre. James pense avoir un « tuyau » pour le derby d'Ascot, la semaine prochaine. Il voudrait t'en parler.

— Ah ! Je suis impatient de l'entendre.

Comme ils se dirigeaient vers le bar, ils rencontrèrent quelques joyeux fêtards en train de boire du champagne, qui les invitèrent à se joindre à eux.

Ils s'assirent de bon cœur en leur compagnie, mais lord Alistair se rembrunit presque aussitôt : il venait de voir entrer le marquis de Harrowby, la dernière personne qu'il avait envie de côtoyer pour le moment.

— Voilà Harrowby ! s'exclama lord Worcester. Je l'appelle ?

Lord Alistair n'eut pas le temps de protester. Le marquis avait déjà aperçu lord Worcester et s'approchait du groupe d'amis.

— Tiens, tiens ! Du champagne ! fit-il. Voilà qui tombe à pic. Vous allez tous pouvoir boire à ma santé !

— En quel honneur ? demanda lord Worcester.

— Mes fiançailles ! répondit le marquis d'un air satisfait. Lady Beverley m'a accordé sa main.

La nouvelle fut accueillie par un murmure de surprise suivi d'exclamations de joie. Les félicitations étaient sur toutes les lèvres. Puis chacun leva son verre avec enthousiasme.

Lord Alistair se réjouit de la discrétion exceptionnelle qui avait entouré sa liaison. Le secret avait été si bien gardé, à la demande d'Oline, qu'aucun de ses amis ne soupçonnait que l'annonce de ces fiançailles pût le préoccuper en quelque manière. Tandis qu'il portait un toast avec les autres, il se dit qu'il avait joué son rôle à la perfection, en espérant qu'Arina jouerait le sien aussi bien.

En tout cas, ces réjouissances inattendues lui compliquaient la tâche : il ne lui était plus possible, en la circonstance, de dire du mal d'Oline ; cela risquait d'être mal pris.

On verra ça plus tard, décida-t-il. Puis, en y repensant, il songea que ce n'était pas plus mal ainsi : mieux valait que l'existence d'Arina reste inconnue de ses amis, pour le bon déroulement de ses projets.

Plus tard, après un dîner copieusement arrosé par le marquis — qui avait tenu le crachoir comme à son habitude —, il songea que le mariage en soi serait déjà une punition suffisante pour Oline, et cela pour deux raisons au moins.

Premièrement, elle s'ennuierait mortellement, tout simplement parce que le marquis était mortellement ennuyeux.

Deuxièmement, il était sûr que, malgré son éclatante beauté, elle ne parviendrait pas à éveiller chez Harrowby une passion et une ardeur comparables à celles qu'il lui avait témoignées, et qui pour elle étaient aussi vitales que l'air qu'elle respirait.

Elle se morfondra comme un oiseau en cage ! se répétait-il avec satisfaction, convaincu d'avance que tôt ou tard elle userait de toutes les ruses dont elle était capable pour le faire revenir vers elle.

— Nous voyons-nous demain ? demanda lord Worcester au moment de se séparer.

— Non, j'ai à faire. Et je serai absent pour quelques mois sans doute.

— Quelques mois ? Que veux-tu dire ?

— Il faut que j'aille en Écosse. Tu comprendras pourquoi en lisant les journaux du matin.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Raconte-moi !

— Tu le sauras bien assez tôt.

— Allons, Alistair. Pourquoi tous ces mystères ?

— Tu verras. D'ici là, tu auras au moins un sujet de réflexion.

Refusant d'en dire davantage, lord Alistair se hâta de rejoindre le fiacre qu'un des portiers du club avait réservé pour lui.

En parcourant au petit trot les rues illuminées, il était songeur. La perspective de devoir tout quitter pour commencer une nouvelle vie, qu'il imaginait terne et lugubre, le préoccupait.

Bon sang ! maugréait-il. Je n'avais pas besoin de ça ! J'étais heureux et voilà qu'il faut que j'affronte coup sur coup mon père, les longues soirées d'Écosse et un faux mariage !

En fait, aussi étrange que cela pût paraître, cette Comédie conjugale ne le tracassait pas outre mesure. Au moins, cela lui permettrait de ne pas périr d'ennui. D'une certaine manière, cela l'amusait même de mystifier son père et de bouleverser ses projets d'alliance avec les McNain. Car la partie n'était pas gagnée d'avance : il faudrait jouer serré pour ne pas être démasqué.

Tout cela lui rappelait les espiègeries auxquelles il s'était livré au collège, lorsqu'il était enfant, et plus tard à Oxford. C'était une nouvelle aventure qui se présentait. Mais, cette fois, il ne s'agissait plus d'un jeu.

Néanmoins, il avait le sourire aux lèvres en arrivant à son appartement. Il gravit les marches d'un pas alerte. Il était en avance sur ses horaires habituels et Champkins serait sûrement surpris de le voir.

Justement, comme il arrivait en haut de l'escalier, son valet vint à sa rencontre pour lui dire à voix basse :

— Il y a là une dame qui vous demande, milord. Elle attend dans le salon.

— Une dame !

— Oui, milord, et je ne la connais pas. C'est la première fois qu'elle vient ici. Elle porte un voile. Elle est arrivée en calèche et sent le parfum français.

Qui pouvait-elle être ? Arina ? Sa mère serait morte et, n'ayant plus les mêmes besoins d'argent, elle renoncerait à sa participation au « complot » ? Non: Arina ne se déplaçait pas en calèche et elle n'aurait pas impressionné Champkins de la sorte.

Sans un mot, il tendit sa cape de satin et son haut-de-forme à son valet, puis se rendit au salon.

Malgré la faible lumière, il sut à qui il avait affaire dès qu'il entra. En voyant la mystérieuse dame en noir se lever du sofa, il n'en crut pas ses yeux.

— Oline ! s'exclama-t-il en refermant prudemment la porte derrière lui. Que diable faites-vous ici ?

— Pourquoi m'avez-vous quittée si cruellement ? susurra-t-elle en s'avançant vers lui.

Sa robe était si décolletée et si transparente qu'elle aurait pu tout aussi bien être nue. Mais lord Alistair resta de marbre.

— Je viens à peine de dire bonsoir à votre futur mari au White's Club, répliqua-t-il froidement. Je l'ai chaleureusement félicité pour ses fiançailles. Et j'étais sincère. Je suis convaincu, Oline, que vous avez choisi l'homme qu'il vous faut.

— Oh ! mon chéri. Vous êtes jaloux ! Je vous adore. Alistair, mon aimé, comment as-tu pu croire que je t'abandonnerais ?

Elle lui tendit les bras et lui offrit langoureusement ses lèvres.

— Non ! fit-il sèchement en s'écartant.

— Essaie de me comprendre, chéri, supplia-t-elle en glissant sa main dans la sienne. Le mariage est une chose, l'amour en est une autre. Tous les hommes sont d'accord là-dessus. Pourquoi devrait-il en être autrement pour les femmes ? Je vous aime, je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne. Ma bouche se languit de toi, mon corps brûle pour toi. Peu importe le nom qui sera le mien.

— Là n'est pas la question. Vous avez refusé de faire ce que je vous demandais, c'est tout ce que je vois.

Au fond, elle avait raison, il était obligé de se l'avouer. Qu'importait qu'elle fût mariée ou non ? Le fougueux amour qu'elle lui offrait n'avait pas grand-chose à voir avec le devoir conjugal.

— Et que dirait notre noble marquis s'il savait où vous êtes en ce moment ? reprit-il avec le sourire.

— C'est quelque chose qu'il ne saura jamais, ni cette nuit, ni toutes les autres nuits...

Elle devinait peu à peu que son attitude était en train de changer. Elle se serra plus près de lui et passa ses bras autour de son cou.

— Pourquoi penser au lendemain ? dit-elle. Je suis ici ce soir. Personne ne viendra nous déranger et je vous désire tant... Oh ! Alistair, je te désire plus qu'aucun homme au monde.

Les accents passionnés de sa voix semblaient vibrer dans l'air. Lentement, d'un air moqueur, se laissant volontairement prendre à son jeu, lord Alistair l'entoura de ses bras.

Puis ses lèvres cherchèrent sa bouche et il l'embrassa sauvagement, presque féroce, comme pour la punir de la colère qu'elle lui avait fait éprouver.

Elle s'accrocha à lui. Le feu du désir s'alluma en lui, balayant tous ses scrupules. Plus rien ne comptait en dehors du furieux désir qui incendiait ses sens. La douceur de ce corps offert et les effluves exotiques de son capiteux parfum l'envoûtaient. Il ne fut bientôt plus capable de penser.

— Je te veux ! Je t'aime ! Oh, Alistair, je t'aime !

Quelque chose dans sa tête lui disait qu'elle mentait, mais cela lui était égal. Il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au sofa...

Lord Alistair gara son phaéton devant le numéro 27, Bloomsbury Square, à midi exactement, le lendemain.

En quittant son appartement, il s'était rendu compte que la pile de bagages n'avait cessé de s'amonceler dans le hall. Il n'y avait pas moins de six grandes malles de cuir et autant de valises. L'ensemble

formait une véritable montagne qui ne manquerait pas d'impressionner M. Faulkner.

Il avait failli dire à Champkins qu'il n'avait pas besoin d'autant d'affaires, mais il s'était souvenu que son séjour en Écosse risquait de s'éterniser. En fait, c'était un véritable déménagement qu'il entreprenait et il devrait peut-être se passer pour longtemps de ses chers tailleurs londoniens, connus pour être les meilleurs du monde.

De plus, quand il reviendrait à Londres, ce ne serait vraisemblablement plus pour vivre dans son appartement actuel.

Oline ne l'avait quitté qu'à trois heures du matin. Sa calèche l'attendait. Le cocher dormait presque et le valet de pied étouffa un bâillement en lui ouvrant la portière.

— Voulez-vous que je vous raccompagne jusque chez vous, Oline ? lui avait demandé lord Alistair.

— Oh ! non, c'est inutile. J'ai dit à ma femme de chambre que j'allais rendre visite à une amie âgée qui donnait une petite réception pour son anniversaire.

— Grands dieux ! Les vieilles dames ne veillent pas aussi tard !

— Et après ? Pourquoi se poserait-elle des questions ? Elle est trop contente d'être à mon service depuis qu'elle sait que je vais devenir marquise. Son rôle sera très différent !

— Un point de plus pour le marquis !

Il n'était pas vexé le moins du monde de l'entendre parler aussi librement devant lui de son futur statut. Après tout, il était tombé d'accord avec elle pour dire que « le mariage était une chose et l'amour une autre », du moins en ce qui la concernait.

Plus tôt dans la soirée, tandis qu'il tenait Oline enlacée dans son lit, dans le repos du désir apaisé, il avait conclu que ce n'était pas plus mal, au fond, qu'elle ne l'accompagne pas. Il l'entendait d'avance se plaindre des mauvaises conditions de la traversée et du manque de confort du bateau.

En outre, la vie en Écosse n'aurait pas tardé à lui peser et elle ne se serait sans doute pas gênée pour le faire sentir à son père, ce qui n'aurait fait que compliquer encore les choses. Au début, il avait cru que son amour pour lui aplanirait toutes les difficultés. Maintenant, il commençait à prendre conscience de tous les petits pièges que, dans son emportement, il avait ignorés. Elle était peut-être la femme la plus ardente et la plus désirable qu'il eût connue mais, en y réfléchissant, elle était aussi et surtout une arriviste prête à tout pour se faire une place dans le monde. Elle semblait également dépourvue de toute chaleur humaine, comme le montrait son comportement envers Arina.

Après son départ, quand il était retourné se coucher seul dans son lit défait encore imprégné du parfum de la chevelure et du corps de sa maîtresse, il s'était dit qu'en réalité il avait beaucoup de chance, et

que toute cette histoire s'arrangeait pour le mieux.

Personne mieux que lui ne savait combien les feux de la passion sont prompts à s'éteindre. Il arrivait toujours un moment où le désir était réduit en cendres.

Tôt ou tard, c'est ce qui arriverait à Oline.

A la vérité, Harrowby lui avait enlevé une sérieuse épine du pied en l'empêchant de l'épouser.

Ça n'aurait jamais marché, s'était-il dit familièrement le lendemain en se levant. Sur le chemin de Bloomsbury Square, il n'avait cessé de se féliciter du tour qu'avaient pris les choses. La nouvelle solution qu'il avait imaginée pour circonvenir son père était bien plus astucieuse.

Dès que la mère d'Arina sera guérie et qu'elles seront à nouveau réunies, je serai un homme libre. Nous n'aurons qu'à inventer une histoire plausible et le tour sera joué, songeait-il.

Et puis, son père ne vivrait pas éternellement. Dès qu'il hériterait du titre de duc, il pourrait revenir à Londres chaque fois qu'il en éprouverait le désir. Alors, l'Écosse devrait apprendre à se passer de lui !

Le soleil brillait. Quel changement dans son âme à côté de la morosité de la veille ! Au passage, il avait croisé un marchand de journaux ambulant qui criait à tue-tête :

— Achetez le *Morning Post* ! Tout sur le naufrage des deux aristocrates ! Le duc porte le deuil de ses deux fils noyés !

Cela signifiait que tous ses amis savaient désormais qu'il était marquis de Kildonon. Il va falloir que je m'habitue moi-même à ma nouvelle identité ! se dit-il.

La porte de la pension du numéro 27 était ouverte. Arina était debout dans le hall. A ses pieds était posée une petite malle usée.

Elle portait la même pauvre robe de coton que le jour où elle était allée chez Oline.

Lorsqu'il s'approcha d'elle pour lui prendre la main, il vit qu'elle avait pleuré. C'était sans doute parce qu'elle venait de dire adieu à sa mère et il eut le tact de ne pas faire de commentaire.

— Je vous félicite pour votre extrême ponctualité, dit-il simplement. J'avais peur de devoir vous attendre car nous avons énormément de choses à faire.

Elle lui adressa un petit sourire forcé. Il paya la note de sa logeuse et l'aida à monter dans son phaéton, pendant que Ben attachait sa petite valise sous le siège du cocher.

Ils partirent.

— Tout va bien pour votre mère ? demanda le marquis.

— Oui... merci, répondit-elle. Le chirurgien était heureux de pouvoir s'occuper d'elle. Il commençait à craindre que ce ne soit... trop tard.

— N'oubliez pas de me donner l'adresse de ce chirurgien, pour que mon secrétaire puisse lui envoyer le reste de ses honoraires.

— Je l'ai déjà écrite sur un papier pour vous.

— Je vois que vous êtes très méticuleuse. Moi aussi. Je déteste les gens insoucians et négligents.

— J'espère que... vous n'aurez jamais à me faire ce genre de... reproches.

Le marquis la regarda en souriant. Bien que ses habits fussent d'une étoffe de médiocre qualité et complètement passés de mode, la jeune fille était extrêmement soignée de sa personne. Et elle avait toujours ce côté printanier qui l'avait charmé lors de leur première rencontre.

Il contemplait son profil. Elle était décidément bien maigre. Son petit menton fin et ses joues creuses faisaient peine à voir.

Elle aura une tout autre allure quand elle aura repris des forces et retrouvé l'appétit. Il lui faudra peut-être un peu plus de temps qu'à une autre : elle est trop préoccupée par sa mère, songea-t-il.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

— Acheter votre trousseau.

— Vous savez, je n'ai aucune idée de... ce que je dois porter... Je ne sais pas ce qui me va... J'ai toujours vécu à la campagne et j'ai peur d'avoir l'air... godiche.

— Vous ne serez rien de cela quand j'en aurai fini avec vous. Laissez-moi faire, ayez confiance.

— C'est-à-dire que... cela me gêne un peu... non seulement que vous choisissiez mes robes, mais surtout que vous les... payiez.

— Là, vous parlez comme une jeune fille de bonne famille. Or, vous êtes censée être une actrice réclamant d'énormes cachets au théâtre de Hay-market ou de Drury Lane.

Arina eut un joli rire mélodieux.

— Vous ne croyez pas que ce sont des scènes beaucoup trop prestigieuses pour moi ?

— Le théâtre dans lequel vous allez jouer est bien plus impressionnant encore. J'aurai tout le temps de vous en reparler quand nous serons en mer.

— Nous devons prendre le bateau ?

— Oui. Ça vous ennuie ?

— Je ne sais pas... Disons que... j'aurais honte d'avoir le mal de mer, surtout devant vous.

— Pourquoi surtout devant moi ?

— Parce que vous êtes si sûr de vous ! Je gage que vous n'avez jamais froid, que vous n'êtes jamais malade... Enfin, que vous êtes au-dessus de tous les petits maux des gens ordinaires.

— Ha ! Ha ! Merci beaucoup. Je n'ai jamais reçu compliment

mieux tourné.

— Je le dis comme je le pense. Je ne voulais pas être... impolie.

— Vous n'êtes pas impolie du tout. Au contraire, c'est très aimable à vous.

Il arrêta ses chevaux dans une petite rue parallèle à Bond Street. La boutique n'était pas très grande et n'avait rien d'intimidant, mais Arina se raidit et l'inquiétude se peignit sur son visage.

— Ne craignez rien, dit-il. Je connais très bien cette couturière. Elle est capable de faire des miracles et elle vous procurera tout ce dont vous avez besoin en un temps record.

Elle ne répondit pas, mais ses doigts tremblaient lorsque le marquis lui prit la main pour l'aider à descendre de voiture. Le magasin était petit mais décoré avec beaucoup de goût. En apercevant le marquis, la patronne poussa une exclamation de bienvenue et tira sa révérence.

— Quelle joie de vous revoir, milord!

Arina la trouva non seulement très élégante dans sa robe grise irréprochable, mais également très séduisante, bien qu'elle parût avoir au moins trente ans.

Le marquis connaissait « Mme Céleste » (en réalité Cecily Brown) depuis des années. Il ne comptait plus les dames qu'il avait amenées chez elle et Mme Céleste lui devait une fière chandelle.

Elle lui avait témoigné sa reconnaissance de la plus adorable des manières, en passant quelques jours tranquilles avec lui, dans une confortable auberge de l'arrière-pays du Bucking-hamshire. Originaire de la campagne, elle était excellente cavalière et ils faisaient ensemble de longues chevauchées avant de se retrouver, le soir, dans une chambre au plafond bas, au fond d'un délicieux lit de duvet d'oie. Le marquis gardait de cet intermède un souvenir enchanté et empreint de fraîcheur, très différent de ses folles nuits avec des dames sophistiquées sous des baldaquins au parfum d'orchidée.

Il avait aidé Céleste à se hisser au sommet de la gloire. Il lui avait procuré la plus chic des clientèles. Grâce à lui, les dames les plus riches de Londres étaient devenues ses habituées, mais c'était la première fois qu'il venait chez elle avec l'intention de payer de sa poche les robes qu'il lui commanderait.

Il lui expliqua en quelques mots ce qu'il attendait d'elle. Elle leva les bras au ciel.

— Ce ne sera pas facile, assura-t-elle. Je ferai tout mon possible mais je n'aurai jamais fini à temps. Je serai obligée de faire suivre le reste de votre commande en Écosse. (Elle se tourna vers Arina en souriant.) Je crois que j'ai ce qu'il faut en magasin pour mademoiselle, ajouta-t-elle. Pour vous, et vous seul, milord, je vais commettre le crime impardonnable de retoucher des robes déjà commencées pour d'autres clientes. Elles n'auront qu'à se faire une raison.

— Je n'en attendais pas moins de vous, ma chère, répliqua-t-il. Nous aurons également besoin de chaussures, de dessous, de capes, de châles, de gants, etc. Vous voyez ce que je veux dire, toutes ces petites choses sans importance mais parfaitement ruineuses que les femmes estiment indispensables à leur survie.

Céleste poussa un cri d'horreur. Puis elle frappa dans les mains et ordonna à son assistante de convoquer immédiatement tout son personnel, depuis les ouvriers du sous-sol jusqu'aux « petites mains » du grenier. Au total, une bonne vingtaine de personnes.

Quand tout son monde fut réuni dans la boutique, elle leur exposa brièvement la situation. Ils l'écoutèrent avec une attention toute professionnelle. Il y avait une seule solution : il leur faudrait travailler toute la nuit. Ils donnèrent tous leur accord, ravis à l'idée d'être payés en heures supplémentaires.

— Cela va vous coûter très, très cher, Alistair, chuchota Céleste.

— Aucune importance, répondit-il à voix basse. (Elle le regarda avec étonnement.) Mon standing a changé, expliqua-t-il.

— Vraiment ? J'en suis enchantée pour vous, dit-elle avec une réelle sincérité.

Il lut dans ses yeux qu'elle était encore un peu amoureuse de lui.

— Vous avez toujours été une excellente amie, Céleste, lui confia-t-il affectueusement.

La couturière se mit à expliquer en détail à ses employés ce qu'elle attendait d'eux.

Puis, tandis qu'on prenait les mesures d'Arina, subjuguée par les riches tissus qu'on déployait devant elle, le marquis partit avec Ben en phaéton acheter de quoi déjeuner. C'était surtout pour Arina, mais il se sentait lui-même une petite faim.

Il trouva tout ce qu'il désirait dans un restaurant de Piccadilly. Il commanda également quelque excellent vin, sachant que cela ferait grand plaisir à Céleste.

Il rapporta le tout à la boutique et une des ouvrières dressa le couvert pour trois autour d'une petite table dans une arrière-salle.

Arina était très pâle et paraissait épuisée. Le marquis insista pour qu'elle boive un demi-verre de vin, ce qui redonna des couleurs à ses joues et ranima son appétit.

La conversation fut des plus plaisantes. Céleste n'hésita pas à taquiner le marquis et la bonne humeur aida Arina à se détendre et à oublier un instant sa mère.

Le talent de Céleste était si confirmé et son organisation si brillante que, lorsqu'ils quittèrent la boutique, tard dans l'après-midi, Arina fut à même d'emporter avec elle deux valises pleines de robes et de parures. Plusieurs autres seraient livrées dès le lendemain matin, avant leur départ pour le port de Tilbury. Quant au reste, il serait

acheminé par mer dans les plus brefs délais.

Céleste avait envoyé une personne de confiance acheter toute une variété d'escarpins et le marquis avait insisté pour qu'on ajoute à la liste une paire de solides chaussures de marche.

— Vous croyez que je pourrai me promener dans la lande ? s'était étonnée Arina.

— Si vous le désirez.

— Oh ! bien sûr que je le désire !

Cela n'avait rien d'étrange pour une jeune fille élevée à la campagne, mais sa réponse l'avait tout de même surpris. Il avait alors suggéré à Céleste de prévoir quelques robes un peu plus courtes pour lui permettre de se déplacer avec plus d'aisance.

— Voyons, milord, avait ironisé la couturière, je ne sais pas si c'est très convenable pour elle de montrer ses chevilles.

— Certainement plus convenable que de trébucher dans ses jupes.

Arina n'avait pu s'empêcher de rire en disant :

— Oh ! si vous m'aviez vue dans les champs avec papa !

Le marquis n'avait pas répondu mais il n'en pensait pas moins : les promenades de Mlle Arina Beverley avec son père n'avaient rien de commun avec ce que pouvait se permettre une marquise de Kildonon devant les hommes du clan.

Ils rentrèrent à son appartement.

Le marquis se rappela alors qu'il n'avait pas encore annoncé à Champkins qu'il était marié. Celui-ci serait sans doute difficile à persuader. Or, il était essentiel qu'il prenne la chose pour argent comptant car, s'il avait le moindre doute sur l'authenticité du mariage, toute l'entreprise pouvait être compromise : une indiscretion est prompte à se répandre.

Il avait d'abord pensé laisser Champkins à Londres, puis il s'était dit que ce serait intolérable de n'avoir que des valets écossais à son service. Il était habitué à s'entourer de domestiques parfaitement stylés, dignes des grandes maisons qu'il fréquentait, comme on en trouve rarement en province.

En aidant Arina à descendre du phaéton, il songea qu'elle était à présent bien différente de la jeune fille qu'il était allé chercher à Bloomsbury le matin même.

Elle était vêtue d'une robe de mousseline bleu pâle à la dernière mode, avec des rubans à la française croisés entre ses petits seins et savamment noués dans son dos. La taille haute était alors en vogue ; c'était un nouveau style venu de France, inauguré par Joséphine de Beauharnais.

Sur ses épaules, elle portait un châle de soie aux motifs bleus. Son chapeau à large bord souple était orné de fleurs sauvages et maintenu par deux brides de satin attachées sous le menton.

L'ensemble lui donnait un air très jeune et, en dépit de sa maigreur et de sa fatigue, elle était absolument ravissante.

Ils montèrent à l'étage. Après l'avoir fait entrer au salon, le marquis partit à la recherche de Champkins. Il le trouva dans la mansarde, toujours occupé à emballer toutes sortes d'affaires dans des caisses de bois.

— Je ne vous ai pas entendu venir, milord !

— J'ai quelque chose à vous dire, Champkins.

— Oui, milord ?

— Ma femme nous accompagne en Écosse.

— Pardon, milord ? reprit le valet en écarquillant les yeux.

— Je dis que ma femme sera du voyage, répéta le marquis.

— Ah ! ça, milord ! Pour une surprise, c'est une surprise !

— Je vous l'accorde, concéda lord Alistair en riant. Je crois que vous ne serez pas le seul à être surpris. J'ai dû me marier précipitamment pour des raisons personnelles, mais il est essentiel que tout le monde croie, en Écosse, que je ne suis plus célibataire depuis de longs mois déjà.

— Fort bien, milord, dit Champkins en homme habitué à ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas. Je suis prêt à croire tout ce que vous me direz de croire...

— Merci, Champkins. J'ai expliqué à Mr Faulkner que le mariage avait été tenu secret parce que mon épouse observe le deuil de son père.

Au moment où il prononçait ces mots, le marquis s'aperçut soudain qu'il avait commis une lourde erreur en oubliant d'en avertir Céleste. Les robes d'Arina avaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Pas une n'était noire.

Il fallait réfléchir vite et trouver la parade.

— Vous serez peut-être étonné, Champkins, de constater que madame la marquise n'est pas vêtue de noir. Ce sont tout simplement les dernières volontés de son père. Il a expressément spécifié que personne ne devrait porter son deuil. Je crois que c'était un vieil original. Malgré sa détresse, sa fille a évidemment tenu à respecter ses désirs et c'est la raison pour laquelle elle ne s'habille que dans les couleurs qui plaisaient à son père de son vivant.

— Je l'approuve, milord. J'ai toujours pensé que les regrets ostentatoires n'étaient que de la poudre aux yeux.

— Absolument.

Après avoir demandé à Champkins de prévenir son chef qu'ils seraient deux à dîner, le marquis s'empressa d'avertir Arina de la petite modification qu'il venait d'apporter à son rôle.

— Je suis impardonnable, confessa-t-il. J'aurais dû commander à Céleste des robes noires, grises ou violettes tout au plus.

Arina sourit.

Elle avait retiré son chapeau. Dans sa robe bleue, avec ses cheveux coiffés à la dernière mode, elle était tout à fait élégante et vraiment jolie.

— J'étais en train de me regarder dans la glace, dit-elle. Cette robe est de loin la plus belle que j'aie jamais eue ! Elles me plaisent toutes, mais j'ai une préférence pour celle-ci, ainsi que pour la rose et la verte.

— A nous d'être persuasifs en prétendant que votre père détestait les habits de deuil.

— Ce sera d'autant plus facile pour moi que c'est la vérité ! Papa disait que les fleurs et les couronnes étaient très souvent une hypocrisie. Comme maman et moi ne pouvions pas nous offrir de nouvelles robes à sa mort, nous avons simplement ajouté quelques rubans noirs à celles que nous possédions déjà.

— Vous me rassurez. Je déteste mentir. Vous aussi, j'en suis certain. C'est pourquoi nous devons rester le plus près possible de la vérité. En réalité, ce sont de « pieux mensonges » que je vous demande de faire, et il n'y a rien là de répréhensible.

Arina eut une réaction inattendue :

— Vous essayez de vous décharger de votre mauvaise conscience sur moi ? répliqua-t-elle avec un petit rire.

Venant d'elle, qui avait semblé jusque-là si sage et si effrayée, une telle remarque avait de quoi surprendre. Il en fut séduit. Elle avait soudain une petite lueur de malice dans les yeux.

— Je crois que si nous savons nous y prendre, nous allons beaucoup nous amuser, dit-il.

— Je l'espère. C'est si imprévu pour moi. Voilà que je pars à l'aventure, alors qu'hier encore j'étais folle d'inquiétude à l'idée de ne jamais trouver l'argent nécessaire à l'opération de maman.

— N'y pensez plus. Je ne vous l'ai pas encore demandé: quand votre mère doit-elle être opérée ?

— Dans trois jours. Le chirurgien, un homme très gentil, dit qu'il faut d'abord qu'elle reprenne des forces... (Elle joignit les mains, puis ajouta d'une voix poignante:) Je prie à chaque seconde pour que ce soit un succès. Si cela réussit, ce sera entièrement grâce à vous. Je ne trouverai jamais les mots pour vous dire... combien je vous suis reconnaissante et combien je vous trouve... merveilleux.

Comme les vêtements d'Arina étaient déjà emballés pour le voyage, le marquis proposa de rester habillés comme ils l'étaient pour dîner. Cela l'arrangeait dans la mesure où il ne savait pas, au juste, dans quelle pièce elle aurait pu se changer, une question qu'il lui faudrait pourtant régler sans tarder, car ils seraient obligés de se partager l'appartement pour la nuit.

On leur servit un délicieux repas dans la petite salle à manger. Arina se sentit devenir de plus en plus gourmande, mais son appétit retomba vite.

— C'est trop pour moi, soupira-t-elle. Mais j'ai honte de gaspiller des mets aussi succulents.

— N'ayez crainte, ils ne seront pas perdus pour tout le monde. Mais vous devez savoir qu'en Écosse, on mange beaucoup. La journée commence par un solide « breakfast », se poursuit par un copieux « lunch », suivi d'un thé complet encore plus copieux, vers cinq heures et, pour clore le tout, on finit par un énorme souper.

Arina poussa un cri d'horreur et répondit, avec une étincelle dans le regard :

— Si je me mets à grossir, cela risque de vous coûter cher...

— Ainsi, mon argent sera dépensé pour une juste cause, répliqua-t-il en riant. Mais je ne crois pas que vous soyez femme à grossir.

— J'espère que non. Pourtant, je vois bien que vous me trouvez trop maigre. Mme Céleste aussi.

Le marquis ne put s'empêcher de penser que, malgré cette relative maigreur, elle serait sans doute très séduisante sans le moindre vêtement sur elle. Mais il se reprocha aussitôt d'avoir de telles idées : il fallait être très prudent avec elle ; elle pouvait être facilement choquée et, en ce cas, elle ne lui accorderait plus la même confiance. Pour l'instant, elle était comme une enfant devant son protecteur. Elle avait un tel respect pour lui qu'il avait l'impression d'avoir pris quelques années de plus.

Mais il ne regrettait rien. A la réflexion, Arina lui serait même plus utile qu'Oline. Elle était peut-être un peu trop timide et anxieuse, mais Oline, avec ses manières sophistiquées, lui aurait sans doute causé du tort aux yeux de son père.

Les hommes du clan ne l'auraient pas comprise et auraient immédiatement vu en elle une « femme légère », pour ne pas dire plus. S'il avait d'abord songé à elle dans le rôle de son épouse, c'était parce qu'il n'avait personne d'autre en tête à ce moment-là. A présent, il mesurait mieux l'impact qu'elle aurait eu sur le clan. Ses lèvres écarlates, ses cils soulignés de mascara et ses pommettes fardées à la mode londonienne auraient horrifié les Écossais, qui auraient vu en elle une courtisane.

Et c'est exactement ce qu'elle est ! se dit le marquis avec un sourire cynique. Je vous souhaite bien du plaisir, mon cher Harrowby !

En repensant à la façon dont elle s'était conduite la nuit dernière, il songea qu'il l'avait échappé belle : elle serait infidèle à la fois à son mari et à ses amants. En fait, elle était la dernière femme qu'il eût désiré épouser.

Elle lui manquerait beaucoup néanmoins, mais pas pour longtemps. Aucune de ses liaisons ne lui avait laissé un souvenir impérissable. Dès que les feux de la passion s'étaient éteints, il oubliait la dame en question et était prêt à se laisser séduire par une autre.

Alors, tout recommençait.

Quand ils eurent fini de dîner, le marquis conduisit Arina au salon et lui présenta le contrat qu'il avait rédigé.

Elle l'étudia soigneusement, sans négliger un seul mot. Le texte spécifiait qu'il lui était demandé de jouer temporairement le rôle de l'épouse de lord Alistair contre une somme de cinq cents livres. De son côté, elle devait s'engager à disparaître de sa vie dès que leur association arriverait à son terme et ne jamais chercher à communiquer avec lui, à moins qu'il n'en exprime lui-même le désir.

Elle lut à haute voix les dernières lignes :

Quand nous nous serons dit adieu, je promets de verser tous les six mois la somme de deux cents livres à la banque de miss Beverley.

C'était clair et concis. Quand elle eut achevé sa lecture, elle lui dit :

— Il n'est pas nécessaire de me donner autant d'argent quand je vous aurai quitté. Quand maman sera guérie, j'ai l'intention de chercher du travail.

— Quel genre de travail ?

— Je ne sais pas encore. Je crois que je serai capable de reproduire quelques-unes des magnifiques robes que vous m'avez achetées hier... Et pas seulement les robes, ajouta-t-elle en détournant les yeux.

Sa pudeur lui interdisait de faire allusion ouvertement aux dessous de dentelle qu'il avait ajoutés à son trousseau.

— Je crains que ce ne soit un travail très pénible. Et vous n'aurez pas la garantie d'être payée régulièrement. De toute façon, Arina, je

suis sûr que vous trouverez tôt ou tard un mari capable de prendre soin de vous, et de veiller sur la santé de votre mère.

Elle réfléchit un instant avant de répondre :

— Vous êtes si bon et si généreux que je ne peux refuser... Mais si, à l'avenir, je n'ai plus besoin de votre argent, promettez-moi que... nous n'en parlerons plus.

— C'est promis.

— Alors... je signe ?

Il lui tendit une grande plume d'oie blanche, qu'il trempa préalablement dans un encrier d'orfèvrerie. Sa signature était propre et soignée. Il apposa à son tour son paraphe et plia le papier en disant :

— Je vais envoyer cela à ma banque. Ce sera plus sûr; aucun œil indiscret ne pourra le voir. En même temps, je leur donnerai l'ordre de régler les honoraires restants du chirurgien de votre mère, ainsi que trois cents livres à votre compte personnel si vous me dites le nom de votre banque.

Elle hésita.

— A la réflexion, reprit-il, je crois que ce serait une erreur de m'adresser à une banque où vous êtes connue. Il vaut mieux que personne ne sache que je vous verse de l'argent. Je préfère ouvrir un compte à votre nom chez Coutt, où vous pourrez retirer de l'argent chaque fois que vous en aurez besoin.

— Merci beaucoup. Je m'en remets entièrement à vous. Je suis sûre que vous ferez pour le mieux.

— A présent, je vous suggère de vous asseoir confortablement et je vais vous parler en détail de ma famille, afin que vous ne soyez pas trop dépaycée en arrivant en Écosse. Je vais commencer par vous brosser le portrait de mon père, que vous risquez de trouver très intimidant...

Arina s'installa dans un large fauteuil devant la cheminée. Le marquis, lui, resta debout et se mit à faire les cent pas dans la pièce en racontant l'histoire de sa vie.

— Mon grand-père a inculqué à mon père l'idée que le monde entier était à ses pieds. La plupart des chefs de clan sont comme lui. Ils ont joui d'un pouvoir absolu pendant des siècles et, même si les Anglais les ont dépossédés de leurs prérogatives, ils continuent à régner en souverains sur leurs terres. Quand mon père a hérité, il était non seulement le plus puissant chef de toute l'Écosse, mais aussi le plus riche propriétaire foncier.

— J'ai déjà entendu parler de lui et de votre château, murmura Arina.

Le marquis en fut surpris, mais continua sans faire de commentaires.

— Il a fait revivre les vieilles coutumes, les vieilles cérémonies et la mystique qui entoure les chefs de clan. Vous savez que les Anglais avaient interdit aux Écossais de porter le tartan. Eh bien, dès que l'interdiction a été levée, mon père a exigé que tous les hommes du clan et des environs du château portent le kilt. Mais tout cela est assez difficile à expliquer. Quand vous arriverez au château de Kildonon, vous comprendrez mieux. Vous verrez que mon père a la prétention de commander même au soleil, aux vents et aux marées...

Il s'interrompit. Il venait seulement de s'apercevoir qu'Arina s'était endormie. Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne l'avait même pas remarqué.

Elle était épuisée par tout ce qu'elle avait fait dans la journée. Il y avait eu non seulement le chagrin d'abandonner sa mère à la clinique, mais encore les longues heures d'attente dans la boutique de Céleste.

Et puis, le fait de rentrer seule avec lui avait dû être une épreuve pour elle.

Comme tous les Celtes, il avait de l'intuition et il avait bien senti sa gêne lorsqu'il avait arrêté ses chevaux devant chez lui. Il avait remarqué aussi qu'elle était anormalement nerveuse pendant le dîner, comme si elle avait peur de dire ou de faire quelque chose qu'il n'apprécierait pas.

En y repensant, il était sûr que c'était la première fois qu'elle dînait en tête-à-tête avec un homme. Peut-être aurait-il dû se montrer plus compréhensif et plus gentil avec elle, mais il ne savait comment s'y prendre. Jusqu'alors, les femmes qu'il avait reçues à sa table l'avaient habitué aux conversations à double sens et aux œillades aguichantes.

Arina n'est qu'une enfant, songea-t-il. Il faudra non seulement que je lui dise ce qu'elle a à faire, mais aussi que je la protège contre tout ce qui pourrait l'effrayer.

Endormie dans le fauteuil, la tête posée sur un coussin de soie, elle avait l'air très jeune et très vulnérable. Ses cils, qui paraissaient noirs sur sa peau blanche, n'étaient pas alourdis de mascara comme ceux d'Oline. Ils étaient naturellement sombres et légèrement recourbés, avec de curieux reflets dorés. Elle faisait penser à une porcelaine qu'il faut manier avec la plus extrême précaution si l'on ne veut pas la casser.

Il alla ouvrir la porte, puis revint la prendre dans ses bras pour la porter jusqu'à sa propre chambre.

Il s'était vaguement demandé comment il ferait pour ne pas éveiller les soupçons de Champkins en dormant au salon. Maintenant qu'Arina sommeillait, tout était plus simple : il n'aurait pas à l'impliquer dans une nouvelle conspiration.

Il la déposa soigneusement sur le lit déjà ouvert pour la nuit. Il hésita : fallait-il la réveiller pour lui permettre de se déshabiller et de

se coucher elle-même ? Non, c'eût été trop cruel, elle dormait si paisiblement.

Il lui ôta ses chaussures, déboutonna adroitement sa robe et la lui retira. Il eut un petit sourire: c'était bien la première fois qu'il déshabillait une femme qui se désintéressait complètement de ce qu'il faisait.

Puis il la glissa entre les draps en songeant une fois de plus qu'elle était beaucoup trop légère pour son âge et sa taille.

Il remonta les couvertures jusque sous son menton. Ses seins se soulevaient et s'abaissaient lentement ; c'était le signe qu'elle dormait profondément. Il aurait fallu bien plus que ses tendres gestes pour la réveiller.

Il la contempla longuement. Puis, il prit un oreiller, ainsi que sa chemise de nuit et sa robe de chambre, que Champkins avait déployées pour lui sur une chaise. Dans la penderie, il trouva deux couvertures soigneusement pliées. Il souffla les bougies et emporta le tout dans le salon en refermant la porte de la chambre derrière lui.

Le divan était grand et confortable. Grâce à Oline, il avait très peu dormi la nuit précédente et il était fatigué. Il eut pourtant du mal à trouver le sommeil.

Après le collège, le marquis avait servi dans l'armée pendant deux ans. A l'époque, il avait pris l'habitude de se réveiller sans l'aide de personne au moment exact où il le désirait. Aussi, lorsque Champkins descendit le lendemain matin, celui-ci le trouva-t-il rasé de frais et déjà habillé.

— Bonjour, milord ! s'exclama-t-il. Vous voilà bien matinal.

— J'avais quelques affaires à régler avant notre départ et, comme Madame dort encore, je ne voulais pas la réveiller.

— Sage précaution, milord, si je puis me permettre, répondit le valet en jetant un coup d'œil à la porte fermée de la chambre. Madame la marquise aura peut-être du mal à se reposer en haute mer.

— mer est généralement assez calme à cette époque de l'année. A présent, Champkins, je voudrais m'assurer que vous avez bien emballé tout ce dont nous aurons besoin. J'ai prévenu Mr Groves que tout ce qui resterait ici devrait être vendu.

Mr Groves était le secrétaire de lord Alistair. Il devait arriver à 9 heures.

— Vendu, milord ? Cela signifie que nous ne reviendrons plus ?

— Si nous revenons, ce ne sera pas dans cet appartement, mais à l'hôtel Kildonon de Park Lane, répondit le marquis d'un ton décidé qui surprit grandement Champkins.

Il avait pris la ferme résolution de ne pas céder à son père sur ce point et de bien lui faire comprendre qu'il refuserait de s'installer définitivement en Écosse s'il ne disposait pas d'un pied à terre à

Londres.

— Pourquoi devrais-je payer un loyer, reprit-il, alors qu'il y a assez de place pour un régiment dans l'hôtel familial ? Je vais demander à Mr Groves d'engager un gardien et de tout préparer pour notre éventuel retour.

— Bonne idée, milord ! approuva Champkins avec enthousiasme.

Mais le marquis n'écoutait pas.

Mr Faulkner arriva bientôt à la tête d'un convoi de deux calèches, tirées chacune par deux puissants chevaux, plus grandes et plus confortables que des fiacres.

Le marquis, Arina et Mr Faulkner devaient voyager dans la première, Champkins dans la seconde avec les bagages.

Juste avant leur départ, deux malles supplémentaires et trois cartons à chapeaux arrivèrent de chez Mme Céleste. Le marquis contempla la montagne des bagages avec un petit sourire.

— Il faut sélectionner ce dont vous aurez besoin pendant la traversée, dit-il. Je ne crois pas qu'aucune cabine sera assez grande pour contenir tout cela.

Arina, qui n'était pas habituée à posséder tant de choses, ne savait que répondre. Heureusement, avec le sens pratique qui la caractérisait, Céleste avait étiqueté chaque malle. Il choisit donc celle qui lui semblait la plus utile et en ouvrit une autre, dans laquelle il trouva un cape garnie de fourrure.

— Il risque de faire froid en mer, expliqua-t-il devant la surprise d'Arina.

Champkins avait fort bien veillé aux bagages de son maître. Le marquis y avait ajouté au dernier moment des victuailles de Shepherd Market, quelques caisses de vin, des draps de lin, des serviettes de toilette, des couvertures, des coussins et des plaids.

Arina n'en revenait pas de voyager dans un tel luxe.

Elle comprit mieux les précautions du marquis en découvrant sa cabine à bord du *Sea Serpent*, le bateau assurant la liaison régulière entre Tilbury et Aberdeen. Son mobilier rudimentaire ne correspondait évidemment pas au standing du marquis. Néanmoins, elle était enchantée de prendre la mer et de jouir d'une cabine personnelle dans ce navire qui lui semblait immense.

Depuis la mort de son père, elle avait vécu si pauvrement qu'elle avait toujours dû partager la chambre de sa mère dans les pensions à bon marché où elles avaient séjourné.

Champkins aménagea sa couchette avec des draps de lin et de moelleuses couvertures blanches. Quand elle voulut le remercier avec effusion, il l'arrêta en disant :

— C'est votre droit, milady, depuis que vous avez épousé mon maître. Si je puis vous donner un conseil ; insistez toujours pour

obtenir ce qui vous est dû.

— L'ennui, répondit-elle avec une belle franchise, c'est que je ne sais pas en quoi cela consiste exactement.

— Oh! c'est très simple, milady, expliqua-t-il en riant. Tout ce que vous avez à faire, c'est de regarder tous les gens de haut comme si vous leur étiez supérieure.

— Mais je ne pourrai jamais me sentir supérieure à qui que ce soit.

— L'essentiel est de le faire croire. Il suffit de vous rappeler qu'en tout cas, vous ne leur êtes pas inférieure.

Tous ces égards ne faisaient qu'augmenter sa gratitude envers le marquis. Il a été si bon pour moi, songea-t-elle, que mon devoir est de l'aider du mieux que je pourrai.

Quand elle s'était réveillée, ce matin-là, elle avait été très gênée en découvrant qu'elle avait dormi dans le lit du marquis, car elle avait aussitôt deviné que c'était lui qui lui avait enlevé sa robe. Elle en avait été si choquée, sur le coup, qu'elle avait eu envie de s'enfuir en courant pour ne plus jamais le revoir. Puis elle s'était dit que sa réaction était ridicule.

Après tout, quelle importance à ses yeux ? Et sa robe était si chère qu'il avait eu parfaitement raison de la lui retirer, car elle aurait risqué de la froisser.

Il aurait fait la même chose avec n'importe quelle femme, jeune ou vieille...

Elle décida de se départir une fois pour toutes de son excessive timidité. Si elle commençait à se conduire comme une gamine effarouchée, il en viendrait bientôt à la trouver mijaurée et à la mépriser.

Cela ne l'empêcha pas de se demander comment il avait appris à dégraffer les robes des femmes.

Puis elle était allée se coiffer devant la table de toilette. C'était un meuble très masculin, qui ressemblait beaucoup à celui de son père, mais en plus luxueux.

Les brosses, à manche d'ivoire gravé aux armoiries des McDonon, étaient disposées sur une petite commode surmontée d'un miroir orientable. Il y avait trois tiroirs en palissandre. Fascinée et émue de retrouver là un souvenir de son père, Arina ouvrit celui du milieu, sans penser à mal.

Parmi quelques pièces de menue monnaie, elle trouva un petit tampon de poudrier en duvet de cygne. Ce qu'elle ignorait, c'était qu'il appartenait à Oline, qui l'avait oublié là lorsqu'elle s'était refait une beauté la nuit dernière, pour réparer les ravages des baisers du marquis.

Arina l'avait observé sans comprendre, médusée. Puis elle s'était dit qu'elle était bien sotte: il était évident qu'un homme aussi

séduisant que le marquis devait avoir de nombreuses femmes dans sa vie !

Elle était un peu choquée à l'idée que ces femmes soient venues sans vergogne dans cet appartement qui avait tout d'une garçonnière, comme elle commençait à s'en apercevoir. Mais, après tout, elle y était bien, elle ! Pourquoi les autres n'auraient-elles pas eu une excuse aussi valable que la sienne ? Et puis, cela ne la regardait pas !

Quoi qu'il en soit, elle n'avait pu s'empêcher d'éprouver une certaine curiosité à l'égard du marquis car, pour la première fois, elle venait de le considérer comme un homme et non plus comme un ange descendu du ciel pour sauver sa mère.

Quand elle l'avait rejoint dans la salle à manger pour le petit déjeuner, elle brûlait de lui demander s'il avait bien dormi après lui avoir cédé sa chambre, mais elle n'avait pas trouvé les mots. Elle s'efforça de lui parler d'un ton naturel, en essayant d'oublier que c'était lui qui l'avait déshabillée pour la mettre au lit.

A la vérité, le marquis était tellement préoccupé par les préparatifs du voyage qu'il ne pensait plus à ce qui s'était passé la veille.

Mr Groves était arrivé comme ils étaient encore à table, suivi de peu par Mr Faulkner.

Tout ce qu'Arina avait eu à faire était de mettre son chapeau, de prendre son châle bleu et de monter dans la calèche.

En chemin, elle n'avait cessé de penser à sa mère, priant qu'elle retrouve assez de forces pour affronter l'opération sans risque. Elle lui avait promis de lui écrire tous les jours.

J'aurai tout le temps qu'il me faudra à bord, s'était-elle dit. Et elle avait demandé à Champkins de prévoir du papier à lettres pour elle.

En serviteur zélé, il ne l'avait pas oublié. Quand il eut fini d'installer sa couchette, il posa sur la table de nuit un écritoire recouvert de cuir, un encrier de voyage et quelques plumes.

— Je les ai taillées spécialement pour vous, milady, dit-il.

— Oh ! merci. Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude.

— Inutile, milady. Je vous le répète, maintenant que vous êtes marquise, tout vous est dû.

Ce n'est que lorsque le bateau appareilla qu'elle commença à ressentir réellement l'angoisse d'abandonner sa mère et tout ce qui lui était familier.

Qu'était-elle en train de faire ? Elle accompagnait un inconnu vers une terre étrangère peuplée d'individus effrayants, pour ne pas dire barbares, en particulier le duc.

Bah ! Comme disait le marquis, c'était une aventure. Elle serait bête de ne pas en profiter.

C'est sur un navire comme celui-ci qu'Ulysse a dû quitter Troie et Jason partir à la recherche de la Toison d'or, songea-t-elle lorsque le

Sea Serpent commença à tanguer. Elle regarda vers le ciel et murmura :

— Où que j'aille, quoi que je fasse, papa me protégera. Je n'aurai qu'à prier pour qu'il m'entende.

Environ une heure après leur départ, Champkins vint lui dire que le marquis avait prévu une légère collation. Comme il n'y avait pas d'autres passagers à bord du *Sea Serpent*, Mr Faulkner avait été en mesure de louer une troisième cabine afin qu'ils puissent prendre leurs repas sans être dérangés.

Tous les meubles avaient été retirés, à l'exception d'une table ronde, de trois chaises et d'une desserte. Un steward avait été engagé pour les servir.

Ils commencèrent par un copieux et délicieux pâté, suivi d'une langue de bœuf en aspic et d'un jambon entier garni de pommes. Le marquis avait faim et fit largement honneur à ce qu'il appelait une « légère collation ».

Arina dut se retenir pour ne pas dire qu'un tel repas aurait suffi à nourrir sa mère et elle pendant deux semaines. Mais elle se souvint des conseils de Champkins. Non seulement elle ne devait pas paraître impressionnée par tout ce qu'on lui servait, mais encore il eût été de bon ton de trouver des raisons de se plaindre. Se plaindre ! Elle étouffa un petit rire.

— Qu'est-ce qui vous amuse ? demanda le marquis.

— Quelque chose que m'a dit Champkins.

— J'avoue que c'est un « personnage ». J'ai hâte de voir comment il se comportera au château. Pour tout autre que lui, je me ferais du souci. Les « maudits Anglais » sont souvent mal accueillis là-bas. Mais lui, je suis sûr qu'il saura se faire respecter.

— A n'en point douter, milord, approuva Mr Faulkner. Mais je vous assure que nous ne sommes pas aussi barbares que vous voulez bien le faire croire.

— Si vous avez l'intention de prendre la mouche chaque fois que je dis un mot, répliqua le marquis en riant, je vous jure que je demande au capitaine du bateau de faire demi-tour et de mettre le cap sur Londres. Je suis convaincu d'avance que mon père désapprouvera tout ce que je fais, ma façon de m'habiller, ma conversation et jusqu'à mes pensées. Mais il devra m'accepter tel que je suis, ou plutôt tel que je suis devenu durant mes années d'exil.

Mr Faulkner ne répondit pas. Aux yeux d'Arina, le marquis faisait de plus en plus figure de chevalier en armure décidé à combattre quiconque tenterait de s'opposer à lui.

La mer était un peu houleuse, mais pas vraiment mauvaise. Arina fit une longue promenade sur le pont après déjeuner. Les côtes anglaises s'estompaient dans le lointain et, loin devant elle, la mer du Nord rejoignait le ciel à l'horizon.

— Vous avez l'air d'apprécier la traversée, lui dit le marquis avec une pointe d'envie dans la voix.

— Je commence seulement à comprendre que tout ce qui m'arrive est merveilleux. Vous aviez raison de dire que c'était une aventure.

— Pas très plaisante pour moi.

— Oh ! pourquoi ? Vous avez tort. Une aventure est toujours stimulante, même si elle est périlleuse. Ce sont chaque fois de nouveaux horizons qui s'ouvrent à nous, dit-elle avec ravissement.

Il la regarda, surpris. Il s'attendait à la trouver craintive, taciturne, et voilà qu'elle était radieuse et semblait illuminée par un soleil intérieur.

— Je suis content de vous l'entendre dire, répondit-il. Je craignais que le chagrin de quitter votre mère ne vous rende la traversée insupportable.

— Je serais bien égoïste si je ne pensais qu'à moi. J'ai lu que les preux chevaliers en campagne pour combattre les forces du mal étaient toujours inspirés par la dame de leur cœur... Et, comme je suis la seule... dame présente à bord, j'espère qu'à mon humble manière, je saurai vous inspirer... ou tout au moins apaiser un peu votre rancune...

— Comment savez-vous que j'ai de la rancune ? Il ne me semble pas vous l'avoir dit. En tout cas, pas en ces termes.

— Vous allez peut-être me trouver impertinente, mais... je l'ai compris lorsque vous m'avez dit que vous ne souhaitiez pas rentrer en Écosse, et encore moins épouser la jeune fille à laquelle votre père vous destinait. J'ai bien vu alors que vous étiez fâché et... contrarié de devoir quitter Londres et tous vos amis.

En prononçant le mot « amis », elle ne put s'empêcher de songer au poudrier égaré dans la commode. Il y avait là sans doute une raison supplémentaire pour lui de détester ce voyage.

— Votre intuition ne vous a pas trompée, reconnut-il. J'ai l'impression que vous avez des dons cachés et que vous me serez décidément très utile.

— J'espère. Mais je n'ai pas encore eu l'occasion de vous dire combien j'avais honte de m'être endormie l'autre soir. Je vous en supplie... ne prenez pas cela pour une offense. Racontez-moi encore des choses sur votre pays et je vous promets que je resterai éveillée.

— Ne vous excusez pas. J'ai compris que vous étiez très fatiguée. C'était normal, vous aviez eu une journée très chargée et quelque chose me dit que vous n'aviez pas beaucoup dormi la nuit précédente.

— C'est vrai, mais c'était très impoli de ma part. Tout ce que je souhaite, c'est de pouvoir vous aider du mieux que je pourrai... sans quoi je ne me sentirai jamais soulagée de ma dette envers vous.

— C'est moi qui ai une dette envers vous. Et croyez que je suis bien décidé à reprendre l'histoire que j'ai commencée hier soir. Vous

comprendrez aisément que, si nous étions réellement mari et femme, vous en sauriez bien davantage sur ma vie.

— Bien sûr. Je ne demande qu'à la connaître.

— Parfait. Mais le temps fraîchit. Je vous propose de poursuivre notre conversation à l'intérieur. Vous y serez plus à l'aise pour votre première leçon.

Elle regagna sa cabine, bientôt suivie de Champkins, venu voir si elle n'avait besoin de rien.

— Justement, Champkins, dit-elle, j'ai quelque chose à vous demander.

— Je vous écoute, milady.

— Voilà. Tout ceci est si nouveau pour moi. J'aimerais tant aider M. le marquis, le rendre plus heureux... Voulez-vous être franc avec moi et me dire ce que je dois faire.

Il eut du mal à masquer sa surprise.

— Eh bien, milady, répondit-il finalement, puisque vous me demandez d'être franc, je vais vous dire ce que je pense. Quand le maître m'a appris qu'il était marié, j'avoue que je suis tombé des nues. Mais, depuis que je vous ai vue, je me dis que vous êtes exactement le genre de personne qu'il lui faut en ce moment.

— Pourquoi en ce moment ?

— Parce qu'il en a assez de toute cette histoire. Quand il s'est enfui d'Ecosse, je vous jure que ce n'était pas pour y revenir. Seulement voilà: il n'a plus le choix !

— Je sais que, depuis la mort de ses frères, il est appelé à devenir un jour chef du clan. Mais est-il vraiment obligé de retourner en Écosse s'il n'en a pas envie ?

— Pour sûr ! Il va falloir qu'il s'habitue de nouveau à ingurgiter de la panse de brebis farcie, et avec le sourire !

— Il risque d'avoir du mal à s'acclimater.

— Vous pouvez le dire, milady ! Je me mets à sa place. Abandonner comme ça du jour au lendemain ses amis, son club et toutes ses maîtresses... (Il avait oublié à qui il parlait.) Hum ! Excusez-moi, milady, je n'aurais pas dû dire ça, s'excusa-t-il.

— Au contraire. Vous m'avez promis de parler franchement. M. le marquis est si beau. Je me doute bien que des quantités de femmes ont dû... tomber amoureuses de lui...

— Des dizaines ! Elles tournent autour de lui comme des papillons autour d'une flamme. Mais il ne reste jamais très longtemps avec la même. Alors elles viennent me voir en pleurant: «Où puis-je le voir, Champkins ? » « Par pitié, Champkins, portez-lui cette lettre... » (Ses talents d'imitateur firent rire Arina.) Elles me donnent des pourboires, et des gros ! Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Quand le maître a rompu, c'est définitif. Et il y en a toujours une autre toute prête à lui

accorder ses faveurs.

— Mais, si elles sont si belles, pourquoi s'en lasse-t-il si facilement ?

— Difficile à dire, milady. Certaines sont si belles que n'importe quel homme serait comblé. Mais pas lui. A mon avis, c'est parce qu'elles en demandent trop. Les hommes n'aiment pas avoir un fil à la patte.

— Oh ! Champkins, comme vous êtes drôle ! Mais je crois que je vois ce que vous voulez dire.

Elle comprenait que le marquis tienne à sa liberté. Pourtant, sa mère avait été pour son père plus qu'un « fil à la patte », comme il disait, et cela ne les avait pas empêchés d'être éperdument heureux pendant près de dix-neuf ans.

Peut-être était-ce justement le genre d'amour que le marquis recherchait, lui aussi, et comme il ne le trouvait pas, il finissait par rompre. Il était certainement assez différent de son père, mais ils étaient tous deux infiniment séduisants, merveilleusement bien élevés et ils avaient, l'un comme l'autre, été habitués au luxe dans leur enfance. Pourtant, tandis que son père n'avait pas hésité à tout quitter pour vivre son amour, le marquis, de son côté, ne semblait pas disposé à renoncer à quoi que ce soit. C'était peut-être parce qu'il n'avait jamais connu l'amour.

Je suis sûre qu'il le cherche, songea-t-elle. J'essaierai de l'aider dans sa quête.

Elle ne savait pas comment, mais elle était convaincue que si, avec son aide, il découvrirait enfin l'amour de sa vie, alors la dette qu'elle avait envers lui serait pleinement remboursée.

Champkins déballa une très jolie robe de gaze vert pâle, avec une cape de velours assortie. Elle s'habilla en regrettant qu'il n'y eût pas de miroir dans la cabine. C'était sans aucun doute la plus belle robe qu'elle eût jamais portée. Elle éclipsait même la bleue, celle qui semblait avoir été taillée dans un pan de ciel.

Il y avait aussi un ruban à mettre dans les cheveux. Mme Céleste lui avait appris comment l'attacher.

— Si vous possédez des bijoux ou des peignes précieux, vous n'en aurez pas besoin, lui avait dit la couturière. Sinon, vous verrez que cela fait beaucoup d'effet.

Des bijoux... voilà bien quelque chose qu'elle ne posséderait jamais, pensa-t-elle en nouant soigneusement le ruban dans ses cheveux. Cette parure lui donnait un air malicieux très inhabituel pour elle. La couleur verte, qui rappelait celle de ses yeux, faisait ressortir la blancheur de son teint.

La soirée était chaude et très agréable. Elle se rendit dans la cabine

où ils devaient dîner.

Le marquis l'attendait. Elle jeta un coup d'œil à la table. Le couvert n'était dressé que pour deux ! Elle sentit son cœur bondir. Cela voulait dire qu'ils seraient seuls...

— Mr Faulkner s'est fait excuser, expliqua le marquis. En partie, parce qu'il a beaucoup de tact, en partie parce qu'il était très fatigué et qu'il avait envie de se coucher tôt.

— Je ne devrais pas le dire, confessa-t-elle, mais je crois que j'aime autant être seule avec vous. Nous pourrions parler plus librement et vous pourriez continuer votre histoire.

— Je ne voudrais pas vous ennuyer.

— Je vous en prie. Je vous promets que je ne m'endormirai pas, même si je tombe de sommeil... A la vérité, j'aurais plutôt peur que *vous* ne me trouviez ennuyeuse.

Il la regarda, perplexe.

— Comme vous l'imaginez, commença-t-il, lorsque... (Il s'interrompit brusquement et changea de sujet.) Vous avez parlé à Champkins.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle en rougissant.

— Disons que je lis dans vos pensées. Et je devine parfaitement ce qu'il vous a dit, à savoir que je « m'ennuie » facilement.

— Je suis sûre que c'est parce que vous êtes trop intelligent et que la plupart des gens ont du mal à vous suivre.

— Il ne faut pas croire tout ce que dit Champkins, reprit-il avec un sourire en coin. Il est à mon service depuis si longtemps qu'il a tendance à devenir un peu familier.

— Il me fait penser à ma nurse. Tout ce qu'il me dit, c'est toujours « pour mon bien ».

— Ha ! Ha ! j'ai souvent eu la même impression. Si Champkins était une femme, je le verrais bien en nounou ! D'une main, brandissant un martinet et, de l'autre, un sucre d'orge.

— C'est une excellente description. Je trouve que c'est un homme tout à fait charmant.

Ils se mirent à bavarder à bâtons rompus pendant qu'on leur servait un délicieux repas arrosé de champagne. Ce n'était pas la première fois qu'Arina en buvait, mais elle y avait rarement goûté.

— Papa en débouchait une bouteille tous les ans à Noël, expliqua-t-elle. Quand j'étais petite, j'avais droit à une gorgée et, plus tard, à une demi-coupe.

— Maintenant que vous êtes une grande personne, doublée d'une marquise, je pense que vous pouvez vous autoriser une coupe entière.

— Et si je ne tiens plus sur mes jambes.

— Alors, je vous porterai jusqu'à votre lit, comme je l'ai fait hier soir.

Elle rougit, ce qui la rendit encore plus séduisante.

— C'était... très aimable de votre part, dit-elle d'une petite voix sérieuse. Je voulais vous en remercier ce matin, mais j'ai eu l'impression que vous aviez déjà oublié...

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je suis... sans importance à vos yeux. Cela ne vous a pas fait le même effet que si...

Elle s'arrêta net. Qu'était-elle en train de dire ? Elle était de plus en plus gênée.

— Terminez votre phrase. Vous m'intéressez beaucoup.

— Je deviens impertinente. Vous allez vous fâcher.

— Non, je vous en prie, continuez. Pour le succès de notre entreprise, il est essentiel que nous arrivions à une parfaite entente mutuelle. Il ne peut pas être question d'impertinence entre nous.

— Eh bien... je peux me tromper... mais je pensais que, lorsque vous portez dans votre lit une de ces jolies femmes dont Champkins m'a parlé, c'est... enfin, je veux dire que... c'est sans doute pour... une tout autre raison...

Sa remarque le surprit. Il y avait tant de jeunesse et d'innocence dans ses propos.

— Peut-être, fit-il d'un ton anodin. En tout cas, le souvenir que j'ai de vous, ce soir-là, c'est celui d'une jeune femme bien trop légère pour sa taille. Aussi, vous allez me faire le plaisir de manger pour étoffer un peu vos joues et certaines autres parties de votre corps que j'imagine tout aussi maigres.

— J'essaierai... je vous promets que j'essaierai. Je me sens déjà plus grosse qu'hier.

— C'est votre imagination. Il nous reste un long chemin à faire et j'insiste pour que vous repreniez du pigeon ou, si vous préférez, du veau, bien qu'il ne soit pas aussi bien préparé que je l'aurais souhaité.

— Oh ! non, je vous en prie, je n'en peux plus. Demain, je ferai un effort. Mais vous devez comprendre que je suis habituée à me contenter d'un œuf ou d'un potage de légumes pour le souper et, après le déjeuner que nous avons eu, je crois que j'ai dépassé la mesure.

Elle ne disait pas cela pour qu'il s'apitoie sur son sort, mais simplement pour qu'il apprenne à mieux la connaître.

— Pour autant que je m'en souviene, les repas sont assez copieux dans le château de mon père. On pêche beaucoup de saumons dans la rivière du domaine et le bord de mer regorge de homards. La lande est également très giboyeuse. On y chasse surtout le coq de bruyère.

— Et Champkins qui me disait qu'il y aurait de la panse de brebis farcie.

— Bien sûr qu'il y en aura. En écossais, ça s'appelle *haggis* et c'est le plat national. Ça fait partie du « breakfast ». A ce régime-là, vous

reprendrez rapidement du poids, vous pouvez me croire.

Il se revoyait, enfant, en train de saler son porridge dans le bol d'argent qu'on lui avait offert pour son baptême. Puis son père insistait pour qu'il marche de long en large dans la salle en mangeant. C'était une tradition ancestrale en Écosse. Les hommes mangeaient toujours debout, sur le qui-vive, pour être prêts en cas d'attaque d'un clan rival. Seules les femmes étaient autorisées à prendre leur petit déjeuner assises.

— Il y a tant de coutumes que j'ai oubliées, reprit-il. Si je montre trop mon ignorance quand je serai là-bas, le clan pourra l'utiliser comme une arme contre moi.

— Je crois que... vous avez tort... de raisonner ainsi, dit Arina après un court silence.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous m'avez demandé de... dire ce que j'avais sur le cœur. Eh bien, vous ne devriez pas être aussi hostile à votre famille. Papa disait toujours : « Qui sème le vent récolte la tempête », et il y a du vrai. Nous faisons semblant d'être mariés... Il me semble que vous devriez faire semblant, également, d'être content de revoir votre père. Ils s'attendent à vous voir de mauvaise humeur. Vous les prendrez par surprise... Enfin, je ne voudrais pas... me mêler de ce qui ne me regarde pas, ajouta-t-elle d'une petite voix effrayée. C'est vous qui m'avez demandé de dire ce que je pensais.

— En effet, et je vous en suis très reconnaissant. Je trouve votre remarque extrêmement subtile.

— Vous n'êtes pas... fâché ?

— Au contraire. J'aurais dû y penser moi-même. Je me fais l'effort d'être un imbécile.

— Oh ! non ! Cela ne vous ressemble pas.

— Merci. Mais il est vrai que vous avez une façon de voir les choses tout à fait nouvelle pour moi.

— Je comprends que... c'est difficile pour vous de devoir abandonner ainsi tout ce qui comptait dans votre vie... Mais je vous assure que les choses ne se passeront pas aussi mal que vous le craignez.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— Je ne saurais l'expliquer. Vous avez une telle vitalité, un tel magnétisme que rien ne peut vous résister, répondit-elle d'une voix rêveuse. Vous êtes comme le soleil balayant les nuages...

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Puissiez-vous dire vrai, fit-il au bout d'un instant. N'empêche que les nuages sont là. J'espère que nous saurons les disperser ensemble.

Au mot « ensemble », une lueur s'alluma dans les yeux d'Arina. Son

plus cher désir était de l'aider. Il le comprit.

— A nous, Arina ! s'exclama-t-il en levant son verre. Partons ensemble à l'aventure.

— C'est merveilleux ! Magnifique ! Exactement le genre de château qu'il vous faut !

Il y avait tant d'enthousiasme dans la voix d'Arina que le marquis trouva sa joie très communicative.

A leur arrivée à Aberdeen, ils avaient débarqué du *Sea Serpent* pour monter à bord du yacht du duc. A sa propre surprise, le marquis constata que la traversée lui avait paru agréable. Il s'était attendu à trois mornes jours d'ennui, mais c'était, le contraire qui s'était produit; il avait pris un immense plaisir à ses conversations avec Arina, qui avaient souvent tourné à la conférence.

Non seulement elle lui avait posé des questions extrêmement intelligentes, mais elle lui avait souvent opposé des arguments fort intéressants. Quand il s'était étonné de son esprit incroyablement logique et astucieux, elle lui avait répondu:

— Papa et maman avaient l'habitude de faire la lecture à haute voix, après quoi nous parlions tous les trois du point de vue de l'auteur. C'était généralement papa qui avait le dernier mot, mais il m'arrivait de le contredire, et parfois même avec véhémence... Ce que je n'oserai jamais faire avec vous.

En tout cas, elle avait fait preuve de beaucoup d'esprit et, en arrivant à Aberdeen, le marquis avait été obligé de reconnaître que, loin de le déprimer, le voyage l'avait stimulé et amusé.

Une délégation du clan était venue les saluer à leur débarquement et ils avaient été escortés par une garde en kilt jusqu'au quai où était amarré le yacht du duc. Un cornemusier avait entonné la *Victoire des McDonon* et le bateau avait appareillé sous les ovations d'une petite foule de badauds.

Si Arina était impressionnée par la vue du château, le marquis, de son côté, éprouva un sentiment de fierté qu'il n'avait jamais ressenti auparavant.

Il n'y avait pas de château plus magnifique sur toute la côte écossaise. Dressé contre le ciel, il dominait la lande de toute sa hauteur et ses jardins surplombaient la mer. La lumière très particulière de l'Ecosse faisait jouer les rayons et les ombres sur ses tourelles et ses créneaux. Il resplendissait comme une pierre précieuse

sous le ciel éclatant et mouvementé.

Tandis que le yacht glissait sur les eaux calmes, ils aperçurent une compagnie d'hommes du clan qui les attendait sur le rivage et, lorsqu'ils accostèrent le long de la jetée de bois, les cornemuses résonnèrent haut et fort.

Le marquis ne l'aurait jamais avoué mais, en cet instant, il regretta de ne pas porter le costume écossais qu'il avait renié à son arrivée dans le Sud. Le respect que lui témoignaient les McDonon réveilla une fois de plus sa fierté.

Arina à son bras, il fut escorté à travers les jardins du château. Un tel accueil lui prouvait que le clan l'avait déjà adopté comme chef.

Les arbres étaient en fleurs et, au centre du jardin, les eaux argentées d'une fontaine jouaient avec les rayons du soleil. Ils gravirent le grand escalier de pierre menant à la terrasse et entrèrent par une large porte de bois aux ferrures datant du Moyen Age.

Une grande partie du clan s'était réunie pour lui souhaiter la bienvenue, successivement en anglais et en gaélique. Mais leurs sourires et le pétilllement de leurs yeux disaient mieux que les mots combien ils étaient heureux de le voir.

Son père l'attendait à l'étage, dans la salle du chef. Il avait soigneusement réglé le protocole pour que tout le monde le considère comme le fils prodigue de retour dans sa vraie patrie.

— Le marquis de Kildonon, Votre Grâce ! annonça le majordome d'une voix de stentor.

Arina était sous le charme. La salle était vraiment imposante avec ses hauts murs décorés de glaives, de boucliers et de portraits d'ancêtres.

Le duc trônait au fond de la pièce dans un énorme fauteuil au dossier surélevé. Lorsque le marquis lui donna le bras et qu'ils défilèrent côte à côte le long d'une haie d'honneur formée par des hommes en kilt au garde-à-vous, Arina fut en proie à une véritable crise de timidité nerveuse. Tous les regards se tournaient vers elle avec curiosité. Personne ne savait qui elle était.

Son cœur battait furieusement. Elle savait qu'elle avait fière allure, c'était sa seule consolation. C'était Champkins qui lui avait suggéré de porter une robe d'un bleu profond évoquant les couleurs de la mer et un chapeau bordé de dentelle et rehaussé de toutes petites roses. Le marquis l'avait trouvée à son goût. Non seulement sa robe lui allait à ravir, mais le fait d'avoir mangé à sa faim pendant trois jours lui avait redonné des joues et un teint plus frais.

La traversée de la salle lui parut interminable. Enfin ils s'arrêtèrent devant un vieil homme portant un tartan à carreaux orné d'une large broche armoriée appelée *cairngorm*.

Le devant de son kilt s'ornait du traditionnel *sporrán*, une bourse

en peau d'agneau avec un fermoir d'argent étincelant.

Pendant un long moment, personne ne dit mot. Puis, en haussant légèrement ses sourcils broussailleux, le duc lança d'une voix grave et autoritaire :

— Bienvenue à la maison, Alistair. C'est bon de te revoir.

Père et fils se serrèrent la main. Puis, malgré lui, le marquis mit un genou en terre en signe de respect. Il s'était promis de ne faire aucun geste d'allégeance de ce genre, mais c'était soudain plus fort que lui, comme un réflexe qui lui était venu naturellement.

— Comment allez-vous, monsieur ? demanda-t-il à son père. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Trop longtemps, mon fils, répondit le duc en tournant ses yeux d'aigle vers Arina.

Effrayée, elle retint son souffle et la voix du marquis s'éleva claire et distincte, de sorte que chacun put l'entendre :

— Et maintenant, père, permettez-moi de vous présenter ma femme, qui a bien voulu m'accompagner jusqu'ici.

— Ta femme ! s'exclama le duc, au comble de la surprise. Tu es marié ? Comment se fait-il que je ne sois pas au courant ?

— La cérémonie s'est déroulée dans la plus grande intimité, pour des raisons que je vous expliquerai plus tard.

Le silence régna. Le duc ne savait que dire.

Alors s'avança une femme, qui jusque-là se tenait debout *incognito* dans l'assistance. Tête haute, elle s'approcha du duc en foudroyant le marquis du regard.

Grande, les traits bien dessinés et la chevelure brune avec des reflets roux, elle était assez jolie quoiqu'un peu masculine. Elle portait un béret écossais sur lequel était agrafée l'aigrette des McNain. Les présentations étaient inutiles mais le duc marmonna en changeant sensiblement de ton :

— Lady Moraig, vous ne connaissez pas encore mon fils Alistair.

— Non, mais j'étais impatiente de le rencontrer, répondit lady Moraig à haute et intelligible voix, en tendant la main au marquis.

— C'est un événement de voir une McNain dans cette pièce ! dit celui-ci avec ironie.

— Mon frère et moi avons pensé qu'il était temps d'enterrer la hache de guerre et qu'il n'était pas indispensable de continuer à nous entre-tuer pendant des siècles encore.

— Je suis d'accord. Permettez-moi de vous présenter ma femme.

Lady Moraig se contenta d'un bref signe de tête. Il était clair que chacun ici considérait Arina comme une intruse et même une ennemie à cause de sa nationalité anglaise. Le duc, notamment, semblait complètement désarmé d'apprendre que son fils avait épousé une « étrangère » ignorant tout de leurs traditions. Mais ce n'était pas le

moment de faire des récriminations et il se leva lentement en disant :

— Nombre de nos cousins se sont rassemblés ici pour te voir, Alistair.

Le marquis hocha la tête et suivit son père. Tous les membres de l'assistance défilèrent lentement devant eux pour être présentés au nouveau successeur du chef et lui souhaiter la bienvenue. Alistair eut un mot pour chacun d'eux. Il en reconnut d'ailleurs plusieurs qu'il avait côtoyés dans son enfance.

Entre-temps, quelqu'un avait proposé des chaises aux deux femmes. Seule Arina s'était assise. Lady Moraig avait refusé avec dédain, préférant rester debout avec une raideur ostentatoire pour bien marquer ses distances.

Quand les présentations furent finies, le duc fit mine de sortir de la salle du chef et le marquis adressa un signe à Arina, qui se leva précipitamment pour les rejoindre. Lady Moraig en profita pour s'approcher de lui.

— Quel effet cela fait-il de revenir au bercail après de si longues années d'absence ? lui demanda-t-elle.

— Je réserve ma réponse pour un peu plus tard, répondit-il, évasif.

— Vous savez sans doute que votre père a un plan pour unir nos deux clans dans la paix et l'amitié ? reprit-elle en feignant d'ignorer la présence d'Arina.

— J'ai entendu dire que vous aviez accepté d'épouser mon frère !

— Pauvre Ian... Mais nous devons, vous et moi, penser d'abord à notre peuple.

— Absolument. Et je suis impatient de présenter ma femme aux McNain.

Sa réponse balaya aussitôt le sourire de lady Moraig, qui se tourna vers Arina avec un regard glacial, puis s'éloigna en silence, laissant dans son sillage d'étranges vibrations de colère.

— J'ai... de la pitié pour elle, murmura Arina d'une petite voix que seul le marquis put entendre.

— Et moi de la reconnaissance pour vous, répliqua-t-il.

Leurs yeux se croisèrent et elle comprit : lady Moraig avait un certain charme à sa manière, mais elle ne pouvait être comparée aux beautés que Champkins lui avait décrites. Se rappelant le poudrier qu'elle avait découvert dans la table de toilette, elle songea : je suis sûre qu'il aime les femmes très féminines, ce qui n'est certes pas le cas de lady Moraig.

Elle n'eut plus l'occasion d'échanger un mot en particulier avec le marquis. Ils arrivèrent dans le salon d'apparat, où seuls étaient admis les intimes du duc. Il y avait là plusieurs cousins et deux femmes d'âge mûr. Il y avait aussi quelques adolescents qui regardaient le marquis avec de grands yeux : les garçons appréciaient son élégance et les filles

le trouvaient bien séduisant.

La conversation fut plutôt guindée jusqu'à ce que le duc se tourne vers son fils pour lui dire d'une voix presque menaçante:

— Je veux te parler seul, Alistair. Viens me rejoindre dans la bibliothèque.

— Bien, père. Mais avant, je voudrais conduire Arina à sa chambre pour qu'elle puisse se reposer avant le dîner.

— Je suppose que tu n'as pas oublié le chemin de ce qui est ta chambre désormais.

— En effet.

Dans le couloir, Arina poussa un soupir de soulagement. La dernière heure passée dans le salon, au cours de laquelle elle avait dû répondre aux questions indiscretes des femmes, l'avait épuisée.

Le marquis la conduisit dans une grande et jolie chambre avec un lit à colonnes et une cheminée assez spacieuse pour brûler des souches entières.

Elle regarda autour d'elle avec intérêt.

Les fenêtres dominaient le jardin et la mer. Le plancher était garni de tapis en peau de chats sauvages. C'était une pièce austère, quoique très majestueuse.

— Je dois vous féliciter, dit le marquis après avoir refermé la porte. Vous avez magnifiquement passé la première épreuve.

— Vous le pensez vraiment ? J'avais si peur de vous décevoir.

— Vous m'avez sauvé !

— Je sais que... vous n'avez pas la moindre envie d'épouser lady Moraig, mais... j'ai l'impression que votre père... me déteste.

— Peu importe, du moment qu'il croit que vous êtes ma femme et que la situation est irrévocable.

— Lady Moraig était... très fâchée elle aussi. Est-ce qu'il faut craindre que la rivalité entre vos deux clans ne s'intensifie ? Vous allez... reprendre les armes ?

— Bien sûr que non ! Nous sommes plus civilisés que par le passé. Même les plus âgés vont finir par s'entendre et se conduire comme des êtres humains.

— Peut-être que... cela aurait été mieux pour tout le monde si... vous l'aviez épousée.

— Plutôt mourir !

— Alors nous devons faire très, très attention à ne pas être découverts.

— En effet. A présent reposez-vous. Et préparez-vous à un dîner très classique. Mon père dîne toujours en grande cérémonie.

Après son départ, deux servantes entrèrent dans la chambre pour aider Arina à se déshabiller.

En revenant de la rivière, coupant à travers la lande couverte de

bruyère, le marquis triomphait. Il avait péché quatre saumons dans la matinée. Il était ravi de constater qu'il n'avait pas perdu son savoir-faire bien qu'il n'eût pas tenu une canne à pêche depuis l'âge de douze ans. Il était impatient d'aller relater ses exploits à Arina.

Demain, il faudra qu'elle vienne avec moi, songea-t-il. Je lui apprendrai à pêcher. Je suis sûr que cela lui plaira.

Il était émerveillé par la facilité avec laquelle elle s'était habituée à la vie du château. Personne ne pouvait lui faire la moindre remontrance, pas même le duc. Apparemment, elle était aussi satisfaite de l'Ecosse que lui-même.

Car il avait bien changé depuis son arrivée. Le son des cornemuses qui le réveillaient le matin, l'odeur de la bruyère et les traditions ancestrales dont il avait retrouvé l'esprit lui avaient fait oublier le Sud. Il était redevenu Écossais en Écosse.

J'étais venu avec la certitude de détester ce pays et j'ai découvert que je l'aimais par-dessus tout! s'était-il avoué la nuit précédente. Il était même désespéré de devoir dormir dans le petit lit de l'antichambre et non dans le grand lit à colonnes qui était dévolu depuis des générations à l'héritier du chef.

Mais le plus grand changement venait de son père.

C'était un vieil homme. Il était resté exigeant mais il était à présent plus calme, voire même agréable tant que son autorité n'était pas contestée. Le marquis, qui s'était préparé à le combattre, avait découvert que c'était inutile.

— C'est une grande déception pour moi, Alistair, s'était plaint le duc. J'apprends que tu as épousé une femme du Sud, alors que je te destinais Moraig McNain.

— C'est ce que m'a dit Faulkner. Mais, comme vous le voyez, un tel projet est aujourd'hui irréalisable puisque je suis déjà marié.

— Bien sûr. Mais c'est dommage. Très dommage.

A la grande surprise du marquis, les choses s'étaient arrêtées là. Le duc ne voyait pas Arina d'un très bon œil, comme s'il lui était impossible de lui faire confiance, mais il n'était jamais dur avec elle et lui reconnaissait pleinement la place à laquelle elle avait droit.

Tout se passe bien mieux que je ne m'y attendais, s'était dit Alistair.

Ses amis du White's Club, les courses d'Ascot, les bals de Londres, tout cela lui semblait bien loin désormais. Cela ne lui manquait plus. Il vivait sur une autre planète.

Le matin, en se levant, il n'avait qu'une pensée: la pêche. Il s'était même mis à faire des projets pour le jour où il succéderait à son père. Il avait déjà à l'esprit une série de modifications à apporter au domaine. Il se rendait compte que le duc se faisait vieux. Ses sujets

étaient toujours loyaux et dévoués, mais Alistair avait noté un certain relâchement dans la discipline quotidienne. Ils avaient besoin d'un nouveau chef.

— Il y a un certain nombre de choses à transformer ici, Champkins, avait-il dit à son valet en s'habillant.

— J'ai bien vu cela, milord. Mais Monsieur va tout arranger pour le mieux, comme à son habitude.

— Merci, Champkins. Vous trouverez les vêtements de mes frères quelque part dans le château. Lord Colin devait avoir à peu près ma taille. Je crois que je vais porter le kilt pour aller à la pêche demain matin.

En sortant, il n'avait pas vu le petit sourire sur les lèvres de Champkins. Mais il n'aurait pas été surpris de l'entendre marmonner dans sa barbe: Chassez le naturel, il revient au galop. On n'échappe pas à ses racines.

Arina avait passé l'après-midi au jardin. Comme les ombres s'allongeaient, elle se dit que le marquis n'allait plus tarder à rentrer et qu'il souhaiterait sans doute prendre le thé en sa compagnie.

Elle se hâta de regagner le château qui lui semblait chaque jour un peu plus enchanté. Tout y était merveilleux. Elle ne trouvait pas de mots assez enthousiastes pour le décrire à sa mère.

En traversant le vaste vestibule de marbre, dont les riches lambris de chêne étaient ornés de trophées de batailles, elle espéra qu'ils ne seraient pas trop nombreux pour le thé et qu'elle pourrait avoir le marquis pour elle seule.

Le château tenait table ouverte en permanence. N'importe qui, parent ou ami, pouvait arriver à tout moment du jour ou de la nuit, sûr de trouver là une hospitalité bienveillante.

Le couvert était dressé sur une grande table ronde dans un petit salon. Il n'y avait personne mais, comme elle s'y attendait, tout était prévu pour nourrir un régiment en cas de besoin. Il y avait toutes sortes de produits du cru, des pains de seigle, d'épices, de froment, des biscuits au gingembre, des cakes, du miel de bruyère et une énorme motte de beurre doré frappée aux armoiries des McDonon. Elle commençait à être habituée à voir l'insigne de la famille sur toute chose.

Elle entendit un pas derrière elle. Elle se retourna. C'était le marquis. Le soleil et les embruns avaient hâlé son visage. Il était encore plus beau qu'à Londres.

— Je vous cherchais, Arina, s'exclama-t-il. Qu'en dites-vous ? J'ai pêché quatre saumons, dont un de plus de treize livres !

— Magnifique ! J'en suis ravie. Je peux les voir ?

— Ils sont dans le cellier, sur un étal de marbre. Je vous les montrerai tout à l'heure, ou demain.

— Vous devez avoir faim.

Elle prit place devant un plateau d'argent sur lequel étaient posés une bouilloire, une théière et un nécessaire pour le thé.

Le marquis étendit une épaisse couche de beurre sur une tranche de brioche en lui racontant ses exploits de la journée. Deux proies lui avaient échappé, disait-il, après un bon quart d'heure de lutte acharnée. Il avait l'enthousiasme d'un jeune garçon. Il était métamorphosé. Il n'avait plus rien du mondain blasé qu'il paraissait être à Londres.

— Je ferais bien d'aller prendre un bain, tout à l'heure, lui confia-t-il. Je crois qu'il y aura des invités pour le dîner. Je ne sais plus qui.

— Décidément, il y a une réception tous les soirs !

— Pourquoi pas ? Ce ne sont pas les domestiques qui manquent. Et la chère est bonne.

— Trop bonne ! Mes nouvelles robes commencent à me serrer à la taille.

— Tant mieux ! Laissez-moi vous dire, d'ailleurs, que vous paraissez en meilleure santé. Vous êtes très jolie.

Elle ne s'attendait pas à ce compliment et détourna la tête en rougissant.

— Très jolie ! répéta-t-il.

Elle le regarda. Pendant un long moment, il leur fut impossible de détacher leurs yeux l'un de l'autre...

Quand ils regagnèrent chacun leur chambre, elle l'entendit marcher et parler avec Champkins dans la pièce voisine. Elle aurait voulu pouvoir le rejoindre, rester encore un instant avec lui avant l'arrivée des invités.

Elle sonna sa femme de chambre et enfila prestement une ravissante robe brodée et ornée de dentelles. C'était une toilette plus sophistiquée que celles qu'elle portait d'habitude et elle espéra que le marquis la trouverait séduisante.

Comme elle n'entendait plus de bruit dans l'antichambre, elle se dit qu'il était peut-être déjà habillé et l'attendait dans le salon d'apparat, à moins que son bain ne s'éternise.

Impatiente de le voir, elle descendit en hâte mais découvrit avec déception que le salon était vide. Il est vrai que le dîner n'était prévu qu'une demi-heure plus tard. Peut-être était-il allé prendre l'air.

Elle sortit sur la terrasse. Hélas ! là non plus, il n'y avait personne.

Le soleil déclinait derrière la lande. La lumière du crépuscule était éblouissante et la mer d'un bleu profond. Enchantée une fois de plus par la beauté des lieux, elle descendit lentement les marches de pierre.

Le soir projetait de longues ombres sur le jardin. L'air était doux et chargé des merveilleuses senteurs des roses et des arbustes en fleurs. Elle venait de faire un pas vers la pelouse lorsqu'elle entendit une

étrange petite plainte...

Elle tendit l'oreille. La plainte se répéta. Était-ce un animal pris au piège ?

Peut-être souffrait-il ? Elle s'aventura vers les buissons, écarta les branchages quand un coup violent l'atteignit à la nuque.

Elle poussa un faible cri de douleur, puis sombra dans les ténèbres et perdit connaissance...

Arina reprit lentement ses esprits. Sa tête était douloureuse et elle avait du mal à respirer.

Elle était allongée sur le dos. Quelque chose d'épais lui recouvrait le visage. Elle était toujours à demi inconsciente. Elle ne bougea pas.

Puis elle entendit une voix d'homme:

— J'espère qu'tu l'as pas blessée. Madame a dit qu'elle devait pas avoir de traces.

— J'ai cogné où on m'a dit. Derrière la tête, répondit un autre homme. On voit aucune marque sous les cheveux.

Arina était intriguée.

Sans doute étaient-ce les hommes qui l'avaient frappée. Quelque chose lui dit qu'elle avait intérêt à « faire la morte ». Si elle bougeait, ils risquaient de la frapper à nouveau.

Elle essayait de comprendre. Qui leur avait donné l'ordre de la kidnapper ? Ils faisaient allusion à « Madame ». Ce ne pouvait être que lady Moraig. Mais qu'avaient-ils besoin d'être si brutaux ? Une douleur lancinante lui engourdissait la nuque.

Ils ne s'attendaient certes pas à ce qu'elle reprenne conscience si tôt. C'était probablement ses cheveux qui avaient amorti le coup de gourdin. Le choc n'avait pas eu la force escomptée.

Où était-elle ? Le plancher bougeait sous elle et elle pouvait entendre un clapotis de vagues... Elle était en mer !

— Jusqu'où on l'emmène ? demanda l'un des hommes.

— Un peu plus loin, dit l'autre, mais pas trop. Elle est censée avoir ramé jusque-là.

— Ouais ! Eh bien, ça ne me paraît pas très vraisemblable, si tu veux mon avis. Elle est bien trop maigrette.

— Qu'est-ce que tu veux ? Madame est une bonne rameuse. Elle s' imagine que toutes les femmes en font autant.

Ils eurent un petit rire moqueur. Ils ne semblaient guère apprécier la force herculéenne de leur maîtresse.

— Une jolie petite créature, celle-ci, hein ?

— Peuh ! Une « angliche » !

— Et alors ? Une femme est une femme.

— C'est ton opinion, Jock. C'est vrai que t'as toujours été un coureur de jupons.

Arina en avait assez entendu. Elle commençait à comprendre ce

qu'ils cherchaient à faire. Les frères du marquis avaient péri en mer. Lady Moraig voulait faire croire au destin : chacun penserait qu'Arina avait ramé trop loin. N'ayant pas la force de revenir vers le rivage, elle se serait noyée tragiquement à son tour, comme si c'était la volonté de Dieu.

Je suppose qu'ils vont me laisser dériver au gré des marées... songea-t-elle.

Le bruit des rames cessa. Ils avaient atteint leur but.

— Tu crois que c'est assez loin ?

— Ouais ! Et il y a un méchant grain qui se prépare. La mer va se déchaîner dans pas longtemps.

— Minute ! Suppose qu'elle se réveille et qu'elle essaie de se débattre.

— T'inquiète donc pas. Si elle fait la vilaine, je lui en flanque un derrière la tête.

— Faut pas lui faire de marques.

— Mais non. Quand la mer rejettera son corps sur le rivage, on n'y verra plus rien.

Arina fut prise de terreur. Qu'adviendrait-il d'elle quand les flots l'auraient engloutie ? Parviendrait-elle à se sauver en regagnant la terre ferme à la nage ? Ses ravisseurs ignoraient qu'elle était une excellente nageuse, mais ils pouvaient s'en apercevoir à temps. Il leur suffirait alors de revenir vers elle et de la noyer de force.

Que faire ? Oh, papa, sauvez-moi ! pria-t-elle en silence.

Elle avait le sentiment que son père pouvait l'entendre. Il avait déjà envoyé le marquis pour sauver sa mère, il le lui enverrait pour la sauver, elle.

— Finissons-en ! dit soudain l'un des hommes.

— Eh là, du calme ! rétorqua l'autre. Rien ne presse...

— C'est que j'ai faim, moi ! Je veux mon dîner. Et il nous reste un bon bout de chemin à faire au retour.

— Commence par lui enlever sa couverture.

Arina se raidit et s'efforça de demeurer immobile.

Elle garda les yeux fermés tandis qu'on ôtait l'épaisse couverture qui l'étouffait. De l'air, enfin ! Elle gisait à leurs pieds, sans un geste. Elle sentait peser leurs regards sur elle. Ce n'était pas le moment de se trahir.

— Elle est encore évanouie. Glisse-la dans l'autre barque, Jock. On n'aura plus qu'à balancer les rames par-dessus bord et le tour sera joué.

— C'est quand même une bien jolie petite.

— C'est pas tes oignons. Laisse ça aux poissons.

Jock tira à lui un autre bateau, qu'ils avaient remorqué jusque-là. Elle l'entendit grimper à bord, puis défoncer la coque, sans doute à

coups de hache.

— Ça y est. Il commence à couler, dit-il.

Alors, son complice saisit Arina par les pieds et la fit basculer dans la seconde barque. Elle sentit l'eau monter autour d'elle.

— Maintenant, rentrons. Et vite ! Je veux mon dîner, je te dis !

Arina eut l'impression qu'ils lui jetaient un dernier regard avant de s'éloigner à grands coups d'avirons. Quand le bruit lui parut plus lointain, elle ouvrit les yeux.

Seul le clapotis des vagues venait rompre le silence.

L'eau montait rapidement. La barque était déjà à moitié immergée. Elle leva la tête et s'assit. L'autre bateau n'était plus qu'un point dans le lointain. Ils ne pouvaient plus la voir.

Elle regarda en direction du château. Il était plus loin qu'elle ne l'avait cru. Elle était presque en haute mer.

Peu importe. Elle n'avait pas le choix. Il lui faudrait nager jusqu'au rivage si elle voulait avoir la vie sauve. Pourrait-elle résister à la fatigue et au froid ?

Si je meurs, songea-t-elle, maman ne s'en remettra pas.

Et puis, il y avait le marquis. Sans elle, tous ses plans s'effondraient. Elle était convaincue que lady Moraig le désirait.

Il est plus qu'un beau parti pour elle. Elle l'aime, c'est évident. Et c'est normal, il est si beau. Mais de là à chercher à me tuer... Et puis le marquis sera malheureux avec elle.

C'est alors que, pour la première fois, elle comprit qu'elle l'aimait.

Il avait sauvé sa mère. A présent, c'était à elle de le sauver.

Je l'aime... Oh ! je l'aime...

Elle n'avait pas le droit de mourir. Elle avait besoin de lui prouver son amour. Ne lui avait-elle pas promis de l'aider ?

Elle jeta un nouveau coup d'œil vers le rivage. Il semblait encore plus éloigné que quelques minutes plus tôt.

La nuit tombait. Le château était enveloppé dans la brume comme dans un linceul...

Aidez-moi, papa ! Aidez-moi ! priait-elle.

L'eau montait toujours. Elle grimpa sur le rebord de la barque et se jeta à la mer.

L'eau était glaciale. Arina ne sentait plus ses membres engourdis par le froid. Plus elle nageait et plus il lui semblait que le rivage s'éloignait.

Elle s'enfonçait; l'eau bouillonnait autour de sa bouche et de son nez.

— Je n'y arriverai... jamais, bredouillait-elle. Je ne peux pas aller... plus loin.

Elle essaya de voir à quelle distance elle était encore de la terre mais ses yeux étaient trop faibles, ou il faisait trop noir, et il était impossible de juger. Elle referma les paupières. Elle avait l'impression d'avoir encore des kilomètres à parcourir. Elle abandonnait. C'était trop loin.

Alors, elle crut entendre la voix de son père résonner à ses oreilles :

— Si tu meurs, le marquis sera obligé d'épouser lady Moraig ! Tu seras responsable de son malheur.

Peu à peu, l'idée faisait son chemin dans son esprit. Il fallait coûte que coûte empêcher lady Moraig d'arriver à ses fins. Elle avait essayé de tuer une fois. Elle pouvait tuer deux fois ! Le marquis était en danger de mort.

— Je dois le sauver... Je le dois !

Mais sa tête était lourde. A chaque brasse, elle risquait de sombrer. Ses jambes pesaient si lourd. Ses bras ne répondaient plus.

— Je vous... aime! cria-t-elle au marquis. Mais je ne peux plus... vous aider.

Elle commençait à couler, irrémédiablement. Ses forces l'abandonnaient. C'est alors que ses genoux raclèrent le fond. Elle laissa retomber sa tête, épuisée. Son visage heurta le sable. Ses cheveux lui collaient au visage. Elle s'évanouit.

Une voix la réveilla brutalement. Elle se sentit hissée sur la plage.

Quelqu'un criait. C'était une voix d'homme. Elle ne comprenait pas ce qu'il disait, mais il la tirait vers la terre ferme. Peut-être étaient-ce les sbires de lady Moraig qui venaient achever leur besogne...

On la coucha sur le dos. Elle allait mourir. C'était la fin.

Elle se laissa dériver dans d'inextricables ténèbres. Elle ne revint à elle que lorsque quelqu'un passa un bras autour de ses épaules et lui

souleva délicatement la tête.

Elle reconnut sa voix et son cœur bondit.

— Arina ! Arina !

Elle l'entendit l'appeler. Parce qu'elle l'aimait, elle ne put résister au désir d'appuyer sa tête contre son épaule. Il était là, il la serrait dans ses bras et elle était sauvée !

— Une autre gorgée, milady ! fit une voix avec insistance.

— Non... non, dit Arina d'une voix faible. C'est... horrible !

— Ça vous réchauffera. Vous étiez froide comme un glaçon quand ils vous ont ramenée.

Elle n'avait plus froid maintenant, avec deux bouillottes de grès à ses pieds. Une douce chaleur pénétrait lentement son corps. Le whisky sec qu'on lui avait fait boire lui brûlait la gorge et la poitrine.

Elle ouvrit les yeux avec difficulté. Au-dessus d'elle, flottait l'immense baldaquin de son lit. Un feu de bois pétillait dans l'âtre.

Elle savait où elle était, elle savait qu'elle était en vie, qu'elle avait sauvé le marquis et qu'elle pouvait enfin se reposer.

Elle avait nagé longtemps, longtemps, mais elle avait réussi.

Elle referma les yeux. Au même moment, elle entendit la voix de la gouvernante :

— Madame s'est endormie, milord. Elle va bien. Dieu l'a sauvée.

— Je crois qu'elle s'est sauvée elle-même, répondit posément le marquis.

Arina voulut lui dire qu'elle avait fait cela pour lui, mais c'était au-dessus de ses forces. Il lui était impossible de parler. Elle se laissa dériver à nouveau dans l'inconscience, pour un long sommeil sans rêve. Elle avait chaud. Elle était sauvée...

Quand elle se réveilla, elle comprit qu'elle avait dû dormir longtemps, car il faisait grand jour.

Les rideaux étaient ouverts et le soleil jouait à travers les carreaux. Elle s'étira.

— Vous êtes réveillée, milady ? demanda la gouvernante qui se précipita à son chevet.

Arina hocha la tête. Elle avait du mal à retrouver sa voix.

— Ce qu'il vous faut, maintenant, milady, c'est quelque chose à manger. Vous avez eu une bonne nuit de repos.

Arina palpa ses bras et ses jambes, qui avaient tant souffert dans l'eau, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien là. La gouvernante sortit en coup de vent.

Elle contempla rêveusement le baldaquin gravé aux armes des McDonon en adressant une prière à Dieu et à son père.

Puis, avec un petit frisson d'angoisse, elle songea que lady Moraig ne s'en tiendrait peut-être pas là et ferait une nouvelle tentative. Elle avait intérêt à s'en aller au plus tôt, afin de ne pas devenir une gêne

pour le marquis.

Sa présence n'était pas indispensable. Il pourrait toujours continuer à prétendre qu'il était marié; lady Moraig cesserait de la pourchasser comme une bête sauvage et le duc n'aurait plus à la regarder de biais en lui reprochant silencieusement d'être anglaise.

Mais si je pars... je ne le reverrai plus jamais...

Alors, des larmes d'amour et d'épuisement se mirent à couler le long de ses joues.

Plus tard, après s'être restaurée, Arina se sentait si bien et si reposée qu'elle n'avait plus la moindre envie de rester au lit.

Le marquis n'était pas venu la voir. Elle supposa qu'il était allé à la pêche. Néanmoins, elle voulait en avoir le cœur net.

— Où est M. le marquis ? demanda-t-elle à la gouvernante.

— Il rentrera bientôt, milady. Il est parti à la pêche pendant que vous dormiez, mais je suis sûre qu'il viendra vous voir dès son retour.

Restée seule, Arina voulut se brosser les cheveux. Elle alla s'asseoir devant la coiffeuse et se regarda dans la glace. Après l'épreuve qu'elle venait de traverser, elle craignait de se découvrir un visage hagard et des traits tirés. Tout au contraire, elle avait un teint de lys et de grands yeux brillants. Honnêtement, elle avait toutes les raisons de se trouver fort séduisante.

Rassurée, elle regagna son lit, car elle se sentait encore un peu faible, et attendit.

On frappa bientôt à la porte et le marquis entra sans attendre la réponse.

Dès qu'elle l'aperçut, ses yeux s'éclairèrent. Puis elle eut un murmure de stupeur. C'était la première fois qu'elle le voyait en kilt. Quelle que soit sa tenue, il était décidément superbe, même avec ce *sporrán* très ordinaire et cette veste de tweed à boutons de cuir.

Il s'approcha de son chevet et lui prit la main.

— Je n'ai pas besoin de vous demander si vous allez mieux, dit-il de sa voix grave. Il me suffit de vous regarder.

— Beaucoup... beaucoup mieux. En fait, je n'ai aucune raison de paresser au lit.

— Vous devrez prendre soin de vous. (Ce qu'il lui disait avec les yeux était plus éloquent que ses mots...) A présent, j'aimerais savoir ce qui s'est passé, reprit-il en s'asseyant au bord du lit.

Elle rougit. Comment lui expliquer qu'on avait tenté de la tuer et que sa meurtrière avait agi par amour pour lui ?

— Je peux me tromper, reprit-il après un instant, mais j'ai l'impression, Arina, que vous m'aimez.

Ses yeux la retenaient prisonnière. Elle ne pouvait plus lui cacher la vérité.

— Oui... je... vous aime, murmura-t-elle. Je vous aime... mais je

vous promets que je ne serai pas une gêne pour vous... Je partirai, comme convenu, dès que... vous me le demanderez.

— Ce ne sera pas avant au moins un million d'années, dit-il posément.

A ces mots, il se pencha sur elle et leurs lèvres se joignirent.

L'espace d'un instant, elle crut qu'elle rêvait. Puis l'extase monta en elle, comme si un éclair venait de la foudroyer.

Elle avait l'impression qu'il lui communiquait l'ardeur du soleil qui brillait au-dehors et l'emmenait haut dans le ciel en survolant la lande. Il glissa un bras sous elle pour l'attirer tout contre lui. Après tout ce qu'elle avait enduré, elle se croyait au paradis. C'était une sensation sublime que de sa vie elle n'avait jamais éprouvée.

Elle comprit que c'était là ce qu'elle avait toujours désiré. C'était le même amour qui avait uni son père et sa mère, l'Amour avec un grand A qui régnait sur la terre, le ciel et la mer, le véritable amour en dehors duquel plus rien n'avait d'importance, plus rien n'existait.

— Je vous aime ! dit-il.

— Comment est-ce... possible ? Il y a tant de jolies femmes dans votre vie.

— Ces « jolies femmes », comme vous dites, n'étaient que des passades. Je veux les oublier toutes. Lorsque je vous ai vue gisant sur le rivage et que je vous ai crue morte, j'ai su que les sentiments que j'éprouvais pour vous étaient nouveaux et différents.

— Vous... vous m'aimez... vraiment ?

— Il me faudrait un million d'années, je le répète, pour vous dire combien je vous aime.

— Je n'arrive pas à y croire. Vous êtes si bon, si merveilleux, si... fantastique ! Je vous prenais pour un ange descendu du ciel pour sauver maman, non pour un homme... fait pour m'aimer...

— Je suis un homme, mon amour ! Et je vous trouve si séduisante, si belle que, moi non plus, je n'arrive pas à croire à mon bonheur. J'ai enfin trouvé ce que je cherche depuis toujours.

— C'est-à-dire... l'amour ?

— Oui, l'amour ! Le Grand Amour ! Auprès de vous, je me sens devenir un chevalier des temps jadis.

— C'est ce que vous avez toujours été... pour moi.

— Et c'est ce que je veux être à jamais, un bon chef pour mon clan !

Elle retint son souffle.

— Vous voulez dire... ?

— ... que je reste ici. Oui ! Je veux vivre la vie pour laquelle je suis né et veiller sur mon peuple. (Il lui baisa tendrement la joue.) Vous comprendrez aisément que je n'y parviendrai jamais sans votre aide.

— Vous êtes sûr... vraiment sûr... de vouloir de moi ?

— Absolument certain.

— J'ai quelque chose à vous dire...

— Et moi j'ai mille choses à vous dire. Mais, d'abord, je crois que mon père est impatient de vous voir. Vous sentez-vous la force de descendre pour le dîner ? Vous pourrez retourner au lit tout de suite après.

— Je me sens très bien... puisque je suis près de vous.

Pour toute réponse, il lui donna un baiser. Elle sentit leurs cœurs battre à l'unisson. L'idée qu'elle pût faire naître le désir en lui était pour elle une véritable joie.

On frappa à la porte. Il s'écarta d'elle. La gouvernante entra.

— Vous tombez à pic, Mrs McFarlan, dit-il. Lady Arina va nous rejoindre pour le dîner, mais je lui ai promis que nous ne la retiendrions pas trop longtemps.

— Il ne faut pas qu'elle se fatigue, maître Alistair.

— Rassurez-vous, j'aurais trop peur que vous ne me fassiez les gros yeux, comme quand je déchirais mes vêtements ou quand je vous volais des pommes, répliqua-t-il avec un sourire moqueur en regagnant l'antichambre par la porte de communication.

— Il a toujours été espiègle, s'exclama Mrs McFarlan.

Elle lui raconta les escapades du marquis quand il était enfant pendant qu'elle l'aidait à s'habiller. Arina songeait que ce serait merveilleux d'avoir un fils aussi turbulent que son père dans ce grand château, qui serait un terrain de jeu idéal.

En robe du soir, ravissante, elle avait l'air d'une jeune mariée. C'était une robe qu'elle n'avait encore jamais vue, car elle avait été livrée au dernier moment, juste avant leur départ pour Tilbury.

Lorsqu'elle rejoignit le marquis dans l'antichambre, elle vit une lueur d'admiration dans ses yeux. Mais il n'était pas moins élégant qu'elle dans sa tenue de soirée avec jabot de dentelle et boutons d'argent polis comme des bijoux. Elle le trouvait si beau qu'aucun homme ne pourrait jamais l'égaliser à ses yeux.

Il portait un *sporrán* superbement ouvragé et, sur son traditionnel *skean dhu*, l'insigne ciselé de la famille scintillait comme une étoile.

Il lui donna le bras et lui glissa à l'oreille :

— Je ne sais comment vous dire combien vous êtes belle et combien je vous aime.

— Et moi je ne vous ai pas encore dit combien... je vous trouvais beau en kilt, répondit-elle en lui prenant la main.

— Je suis content que vous m'admiriez autant que je vous admire, sans quoi je serais jaloux, ironisa-t-il.

— J'espère que vous le serez... Comme ça, vous comprendrez ce que j'éprouve... moi-même.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Un domestique s'approcha du

marquis en lui tendant des lettres sur un plateau d'argent.

— Le courrier vient d'arriver, milord !

Le marquis prit les lettres d'un geste distrait. Comme il n'y avait encore personne au salon, il ouvrit la première.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, ma chérie, dit-il à Arina qui s'était postée devant la cheminée.

— Vraiment ?

— J'ai demandé à mon secrétaire de me tenir informé des résultats de l'opération de votre mère.

— Elle... va bien ?

— Il m'écrit que l'opération a été un complet succès. La convalescence de votre mère est plus rapide que le chirurgien ne l'avait escompté.

— Oh!... C'est grâce à... vous ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras. Si vous n'aviez pas été là, elle serait morte.

Elle pleurait de joie. Il la serra contre son cœur.

— Je suis heureux, mon amour.

— Je suis sûr que c'est papa qui vous a envoyé pour la sauver... Maintenant qu'elle va mieux, elle retrouvera peut-être la joie de vivre.

— Nous la rendrons heureuse, promit-il.

Elle était sur le point de répondre quand un bruit de pas se fit entendre. Le duc entra. Elle s'écarta du marquis, un peu gênée que son père l'eût vue dans ses bras.

Le duc s'approcha d'eux et elle lui fit la révérence.

— Vous allez mieux ? lui demanda-t-il d'un ton plus aimable qu'à l'ordinaire.

— Oui, merci, Votre Grâce. Beaucoup mieux.

— On m'a dit que vous aviez été très courageuse. Il y a là l'homme qui vous a trouvée sur la plage. Il est vieux mais il a encore de bons yeux et il a pu vous apercevoir de loin quand vous vous êtes évanouie. Vous étiez face contre terre et vous auriez pu vous noyer dans le ressac, s'il ne vous avait hissée sur le sable sec. (Elle eut un murmure et le marquis lui toucha la main.) J'ai demandé à Malcolm McDonald de venir afin que vous puissiez le remercier.

— Bien sûr. Avec plaisir.

Le marquis et Arina suivirent le duc dans le vestibule, où un vieillard à barbe grise les attendait en triturant nerveusement son béret. Il les salua d'un signe de tête respectueux.

— Voici Mme la marquise, Malcom, dit lentement le duc. Je lui ai raconté que c'était grâce à vos yeux de chasseur à l'affût qu'elle avait eu la vie sauve.

Le vieil homme murmura quelque chose dans sa barbe.

— Il ne parle que le gaélique, expliqua le duc à Arina. Mais si vous prononcez lentement, il comprendra.

Arina connaissait un peu le gaélique et c'est dans cette langue qu'elle lui dit :

— *Tapadh Leat Tha Ni Glé Thaiwgeal.*

Ce qui signifie : « Merci, je vous suis très reconnaissante. »

Le visage de Malcolm s'illumina. Alors seulement, elle se rendit compte qu'elle venait de se trahir...

Le duc et le marquis se tournèrent vers elle, médusés. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

— Vous parlez notre langue ? lui demanda le duc en la sondant du regard.

— Juste... un peu.

— Qui vous l'a apprise ?

Elle hésita, puis se résigna à lui avouer la vérité :

— Ma mère.

— Et par quel miracle connaît-elle le gaélique ?

— Elle... elle est... écossaise.

— Mais pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ? intervint le marquis qui ne pouvait plus contenir sa curiosité.

— J'avais peur de... de vous fâcher.

— De me fâcher ? Pourquoi donc ?

Elle n'osait répondre. Comme s'il en devinait la cause, il reprit :

— Qui est votre mère ?

Elle était sur le point de défaillir. Elle voulut s'appuyer sur lui puis laissa retomber ses bras, désespérée.

— Ma... ma mère, bredouilla-t-elle, est... une McNain !

— Une McNain ? s'exclama le duc. Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? Pourquoi tous ces mystères ?

Le marquis ne savait comment se justifier. Ce fut Arina qui répondit :

— Mon père était anglais. Lorsqu'elle s'est enfuie avec lui, mon grand-père, qui était le chef des McNain, était tellement furieux qu'il l'a reniée.

— Suivez-moi au salon.

Ils obéirent. Il valait mieux que les domestiques n'entendent pas le reste de la conversation.

Le marquis lui prit la main avec amour pour lui donner du courage et, redressant la tête, Arina expliqua bravement le fin mot de l'histoire au duc.

— Mon père et ma mère s'aimaient profondément. Ma mère était très affectée par la colère de mon grand-père, mais elle a fait passer son amour avant tout.

— Votre grand-père était le comte de Nain ?

— Oui, Votre Grâce. Mais, après sa fuite, maman a renoncé à son titre.

— C'était un bon chef. Mais il nous haïssait autant qu'il haïssait les Anglais.

— Comme tous les McNain, commenta le marquis en riant. Qu'allez-vous faire de lady Moraig ?

— Je la remettrai aux mains des anciens de son clan.

— L'incident n'ira pas plus loin ?

— Quand le chef apprendra ce qu'elle a fait, il la bannira. Lady Moraig n'est que la demi-sœur de l'actuel comte et ils ne se sont jamais beaucoup aimés. En tant que chef, il voulait que la paix règne entre nos peuples et ce problème est maintenant résolu puisque tu as épousé une McNain. Et si la mère d'Arina, c'est-à-dire sa sœur, veut revenir dans sa famille, je suis sûr qu'il l'accueillera à bras ouverts.

— Vous le croyez vraiment ? s'écria Arina. Oh ! comme elle sera heureuse ! Depuis la mort de papa, maman n'a cessé de se languir de sa famille.

— Eh bien, dès qu'elle aura retrouvé la force de voyager, elle sera la bienvenue, promit le marquis.

Oubliant la présence du duc, Arina appuya sa joue contre l'épaule d'Alistair.

— Voyez-vous, père, dit-il d'un ton rieur, après toutes mes mauvaises actions et mes années d'exil, j'ai fini par faire exactement ce que vous vouliez et je suis revenu avec la femme que vous souhaitiez me voir épouser.

Les mots étaient inutiles: le duc posa une main sur l'épaule de son fils d'un geste qui en disait long.

Le dîner se prolongea. Il y avait de nombreux invités et un musicien tourna autour de la table en jouant des airs de cornemuse, en l'honneur de la jeune marquise qui avait échappé à la noyade.

Arina n'était pas fatiguée, mais elle était montée se coucher aussitôt après. Mrs McFarlan, qui l'avait aidée à se déshabiller, avait laissé une chandelle allumée près du lit, et un grand feu brûlait dans la cheminée.

— Il y a un mauvais vent qui souffle de la mer cette nuit, milady, lui avait-elle dit. C'est un miracle que vous n'ayez pas attrapé une bronchite après ce qui vous est arrivé.

Chaudement calée contre de gros oreillers, Arina se sentait bien. Tout son corps était parcouru de petits frissons de plaisir qui partaient de sa poitrine.

Elle ne pensait à rien. Elle attendait. Une trentaine de minutes plus tard, la porte de communication s'ouvrit.

Le marquis entra, vêtu d'une longue robe de chambre en velours. Il s'approcha du lit avec une étrange lueur dans le regard. Arina était à la fois intimidée et terriblement excitée. Elle lui tendit les mains.

— J'étais sûre que vous viendriez me... dire bonne nuit, murmura-t-elle.

Il s'assit sur le matelas et lui fit face.

— Vous dire bonne nuit ? demanda-t-il. Je crois, ma chérie, que vous avez oublié quelque chose.

Elle était perplexe.

— Qu'ai-je donc oublié... sinon de vous remercier encore et encore... ?

— Vous m'avez déjà assez remercié.

— Alors, qu'est-ce que...

— Vous avez tout simplement oublié que nous sommes mariés ! dit-il de sa voix grave.

— Mais je croyais que c'était... une comédie.

— C'était vrai en Angleterre. En Écosse, c'est une autre histoire. Nous nous sommes déclarés mari et femme devant témoins et, en vertu des lois de ce pays, nous sommes légalement mariés.

Chacun de ses mots résonnait aux oreilles d'Arina comme un hymne céleste.

— J'ai écrit aujourd'hui même à Edimbourg pour officialiser notre mariage, poursuivit-il.

C'était trop beau pour être vrai.

— Vous êtes sûr... vraiment sûr... que c'est ce que vous voulez ? reprit-elle.

— Tout à fait sûr. Et rien ne me fera revenir sur ma décision. Vous êtes mienne, Arina. Vous êtes ma femme, maintenant et pour toujours. Je ne vous laisserai jamais partir!... Vous savez combien je vous désire, ajouta-t-il après un instant, non seulement avec mes sens, mais avec mon cœur et mon âme. Pourtant, si vous préférez vous reposer après toutes vos épreuves, je suis prêt à vous dire simplement bonne nuit et à vous laisser.

Elle savait que seul un idéaliste, un chevalier selon ses rêves, pourrait être aussi compréhensif. Ne trouvant aucun mot pour lui prouver son amour, elle le prit dans ses bras et l'attira vers elle...

Longtemps après, alors que le feu n'était plus qu'un rougeoiement de braises dorées dans l'âtre, il lui dit :

— Il n'y a pas de mots pour vous faire comprendre ce que cela représente pour moi d'être là, auprès de vous, dans ma patrie, sur mes terres, au milieu de mon peuple qui m'aime, me respecte et que je servirai toute ma vie.

— Je crois que je comprends...

Il la serra de plus près. Comme elle était douce ! Elle était la femme idéale qu'il avait toujours cherchée.

— C'est le destin qui a voulu que vous trouve.

— C'est étrange à dire mais... j'ai l'impression que c'est papa qui m'a guidée jusque chez lady Beverley et qui a fait en sorte que vous surpreniez ma conversation avec elle... Seul un homme connaissant les replis secrets du cœur humain pouvait me venir en aide comme vous l'avez fait.

— Ce n'est pas seulement votre père, mais aussi vos prières, ma chérie, qui ont dicté mes actes.

Il ne se reconnaissait pas lui-même. Comment pouvait-il parler ainsi, lui, le mondain blasé du White's Club, lui le dandy poursuivi par les plus belles femmes de Londres ? Depuis son retour au château paternel, il était devenu un autre homme. Mais il est vrai qu'en Écosse, on ne pouvait être que loyal.

Arina avait raison: la splendeur du pays, la beauté sauvage de la lande avaient élevé son âme jusqu'à des hauteurs qu'il n'avait jamais atteintes dans le passé. A présent, il comprenait pourquoi son père avait toujours cet air majestueux et ces rêves de grandeur pour le clan et l'Écosse.

Il posa les yeux sur Arina. A la lueur mourante du foyer, qui jetait sur sa peau des reflets chatoyants, elle était la plus belle des femmes. Il y avait en elle quelque chose d'éternel et de purement spirituel qu'il n'avait connu chez aucune autre.

Elle le regardait avec adoration. Il se jura de ne jamais la tromper et de se conformer à ses idéaux durant sa vie entière.

Une bûche s'effondra dans l'âtre et, l'espace d'un instant, des braises incandescentes illuminèrent leurs visages. Leurs yeux se rencontrèrent et leurs corps frémirent l'un contre l'autre.

— Je vous aime ! dit-il.

— Je ne savais pas que l'amour pouvait être aussi... merveilleux. J'ai l'impression que nous venons de voyager ensemble à travers les étoiles jusqu'à un paradis où seul l'amour existe, lui confia-t-elle avec une émotion poignante.

— C'est moi qui vous ai fait ressentir tout cela ? demanda-t-il en laissant courir ses lèvres sur sa joue.

— Tout cela, et bien plus encore. Il n'y a pas assez de mots pour décrire cette extase... qui semble venir de Dieu et de moi à la fois.

— Oh ! mon doux, mon précieux amour !

— Je vous ai rendu... heureux ?

— Plus heureux que je ne saurais le dire... C'est une extase à la fois divine et humaine, car je peux vous toucher, car je sais que vous êtes mienne, non seulement comme une femme mais comme une partie de mon sang.

— Parce que je suis une Écossaise.

— Comme moi, comme nos futurs enfants et les enfants de nos enfants. Comment ai-je pu croire que je pouvais échapper à l'Écosse, à

la voix du sang, à l'appel du destin ?

— Oui, c'est le destin qui nous a réunis, le destin qui nous a rendus à l'Écosse.

— Nous avons les mêmes sentiments. Nous sommes semblables. Nous ne formons qu'un, mon amour.

Elle lui passa un bras autour du cou pour le serrer plus fort encore. En eux brûlait un feu mille fois plus ardent que les braises de l'âtre. Leur émotion était si intense qu'elle en était presque douloureuse.

— Je vous veux ! dit-il.

— Je vous aime ! Oh ! chéri, aimez-moi... prenez-moi... faites que nous ne soyons plus qu'un.

Les lèvres du marquis se posèrent sur les siennes et elle put sentir les battements de son cœur contre sa poitrine.

Alors, il l'entraîna loin, très loin par-dessus la lande, jusqu'au ciel, jusqu'à un paradis qui n'appartenait qu'à eux, le royaume éternel de l'Amour Divin.

Fin